

PAGES

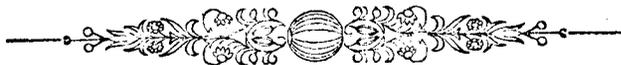
MANQUANTES



LITTERAIRE ET MUSICAL,

DE LA

REVUE CANADIENNE.



LA PREMIERE COMMUNION.

Quel événement peut intéresser le plus les mères, si ce n'est le jour de la première communion, cette fête solennelle et douce la plus belle et la plus imposante des fêtes chrétiennes; la première communion, touchante cérémonie qui fait époque dans la vie des enfans, la première qui, on peut le dire, donne exactement la connaissance de la bonté de leur cœur et de la pureté de leur âme.

Cette première communion qui inspire les femmes, qui inspire les mères, et à plus forte raison les mères poètes, vient d'être la cause d'une des plus belles poésies qu'ait produites la muse des mères, M^{me} Hermance Lesguillon.

Si nous ne craignons pas d'être indiscrete, nous dirions que l'inspiration venait naturellement, puisque son jeune fils était du nombre des beaux petits êtres à qui ce magnifique cantique s'adresse. Cet enfant, bercé depuis son premier jour au son de la lyre harmonieuse de l'auteur de *Rosées* et du *Midi de l'âme*; dont chaque pas dans la vie, chaque impression, chaque sensation nouvelle a été saluée par un de ces chefs-d'œuvre qu'elle seule sait trouver et sentir, cet enfant, dis-je, ne pouvait manquer d'être accompagné à l'autel par une de ces fleurs qui s'épanouissent si naturellement dans l'âme de sa mère. Nous sommes joyeuse et fière que M^{me} Lesguillon nous en ait donné la primeur, et nos lectrices dont l'âme est religieuse et poétique seront heureuses d'être les premières à en respirer le parfum.

Aux Enfants de la première Communion.



Petits enfans tout blancs de la robe et de l'âme,
Petits enfans tout blancs du cœur et de l'esprit,
Attirez la divine flamme
Sur le monde où la foi périt!

Dans l'univers entier s'élèvent vos nuées,
Légions d'esprit saints par l'amour saluées,
Jeunes filles, jeunes garçons!
Troupeau que Dieu conduit de ses régions pures,
Mondes tout frais lavés des légères souillures,
Dieu descend pour vous voir! Commencez vos chansons;

Petits enfans tout blancs de la robe et de l'âme,
Petits enfans tout blancs du cœur et de l'esprit,
Attirez la divine flamme
Sur le monde où la foi périt!

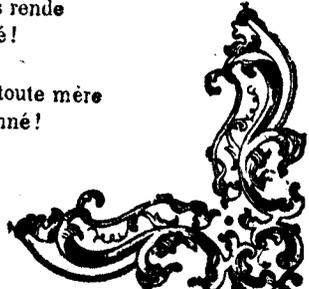
Offrez-lui votre grâce avec votre jeunesse,
Votre douce candeur avec votre faiblesse,
Votre beauté touchante et vos tendres attraits:
Offrez-lui vos réveils tressés d'or et de soie,
Vos rêves confians qui s'ouvrent dans la joie,
Vos vœux pour l'avenir, si hardis et si frais!

Petits enfans tout blancs de la robe et de l'âme,
Petits enfans tout blancs du cœur et de l'esprit,
Attirez la divine flamme
Sur le monde où la foi périt!

Offrez-lui le cantique où vivent ses louanges,
Vos concerts que là-haut suivent les voix des anges,
Vos petits cœurs émus exhalant leurs soupirs!
Offrez-lui le soleil d'un œil plein d'innocence,
La sève qui bourgeoine à l'arbre de l'enfance,
Et qui s'ouvre fleurie en de rosés désirs!

Petits enfans, tout blancs de la robe et de l'âme,
Petits enfans tout blancs du cœur et de l'esprit,
Attirez la divine flamme
Sur le monde où la foi périt!

Comme l'Abel aimé dont il cherchait l'offrande,
Offrez votre holocauste, afin que Dieu nous rende
Un peu de cet appui qu'il nous avait donné!
Offrez-lui vos présens, afin que sa colère
Se change en pleurs d'amour, comme fait toute mère
Pour son enfant ingrat, lorsqu'elle a pardonné!



Petits enfans tout blancs de la robe et de l'âme,
Petits enfans tout blancs du cœur et de l'esprit,
Attirez la divine flamme
Sur le monde où la foi périt !

Réunissez vos vœux, afin que sa vengeance
Se ralentisse un jour et se change en clémence
Pour ce premier péché, crime de l'innocent !
Faites qu'enfin le monde efface l'anathème
Et qu'à force d'amour il arrive lui-même
A détourner l'arrêt qui le frappe en naissant !

Petits enfans tout blancs de la robe et de l'âme,
Petits enfans tout blancs du cœur et de l'esprit,
Attirez la divine flamme
Sur le monde où la foi périt !

Implorez ! implorez ! tentez le Dieu suprême !
Soudoyez les élus ! gagnez l'ange qu'il aime !
Qu'un transport lumineux monte l'environner !
Pleurez ! priez ! pleurez ! faites que sa justice
Se fasse honte enfin d'étendre le supplice,
Et que, las de punir, il veuille pardonner !

Petits enfans tout blancs de la robe et de l'âme,
Petits enfans tout blancs du cœur et de l'esprit,
Attirez la divine flamme
Sur le monde où la foi périt !

Demandez qu'un temps vienne où la mortelle vie
Ne soit plus à la haine, à la guerre asservie,
Pour la gloire d'un seul gorgeant sa passion !
Empêchez que, traînant de souffrance en souffrance,
L'homme se lasse enfin de croire à l'espérance,
Et n'insulte son Dieu dans la création !

Petits enfans tout blancs de la robe et de l'âme,
Petits enfans tout blancs du cœur et de l'esprit,
Attirez la divine flamme
Sur le monde où la foi périt !

Priez qu'un nouveau phare illumine le monde,
Par l'invisible grâce où meut l'âme féconde !
Priez que la science, éclairant nos esprits,
Elève mieux nos cœurs vers la grandeur divine,
Force de nos grandeurs, leur unique origine,
Fondement éternel qui soutient nos débris !

Petits enfans tout blancs de la robe et de l'âme,
Petits enfans tout blancs du cœur et de l'esprit,
Attirez la divine flamme
Sur le monde où la foi périt !

Priez pour que, domptant les fléaux de la terre,
L'homme s'unisse à l'homme et se nomme son frère !
Priez pour que le joug injuste qui soumet
Soit brisé par l'esclave, et que si le droit règne,
Il soit si bienfaisant qu'aucun front ne le craigne,
Et qu'on s'y range heureux comme à tout ce qui plaît

Petits enfans tout blancs de la robe et de l'âme,
Petits enfans tout blancs du cœur et de l'esprit,
Attirez la divine flamme
Sur le monde où la foi périt !

Priez pour le malheur ! la honte ! la misère !
Priez pour qui blasphème et pour qui désespère !
Priez pour le pécheur et pour le criminel !
Priez pour l'ignorance et surtout pour l'envie !
Priez pour l'indigent qui n'a rien de la vie !
Priez pour tout désir mortel !

Petits enfans tout blancs de la robe et de l'âme,
Petits enfans tout blancs du cœur et de l'esprit,
Attirez la divine flamme
Sur le monde où la foi périt !

Priez pour l'orphelin qui grandit sans asile,
Pauvre germe égaré, portant graine inutile,
Qu'emporte la tempête et qui produit le mal ;
Priez pour des enfans vous enviant peut-être,
Mais souriant encor en vous voyant paraître,
Sans blâmer le secret d'un bonheur inégal !

Petits enfans tout blancs de la robe et de l'âme,
Petits enfans tout blancs du cœur et de l'esprit !
Attirez la divine flamme
Sur le monde où la foi périt !

Priez, oh ! priez bien pour ceux qui se résignent,
Supportant tels fardeaux que les lots leur assignent !
Priez pour le combat invisible et muet !
Priez pour qui dévore une ardeur inutile !
Pour qui meurt de jeunesse au cachot qui l'exile !
Priez pour le puissant qui cache son forfait !

Petits enfans tout blancs de la robe et de l'âme,
Petits enfans tout blancs du cœur et de l'esprit,
Attirez la divine flamme
Sur le monde où la foi périt !

Priez pour vos amis ! vos ennemis ! vos frères !
Pour ce que vous aimez ! pour les jours de vos pères !
Priez pour que la mort les épargne toujours !
Priez pour qu'à leur cœur nuls soucis ne s'amassent !
Pour qu'honorés et purs leurs jours doucement passent,
Echauffés du rayon si brillant de vos jours !

Petits enfans tout blancs de la robe et de l'âme,
Petits enfans tout blancs du cœur et de l'esprit,
Attirez la divine flamme
Sur le monde où la foi périt !

Priez encor, enfans, pour le cœur de vos mères,
Pauvres femmes pleurant sur leurs devoirs austères !
Priez pour la vertu qui jette ses regrets !
Priez pour que l'hiver qu'apporte la vieillesse
Soit patient et doux, et qu'aimant la jeunesse,
Leur raison sans souffrir effeuille leurs attraits !

Petits enfans tout blancs de la robe et de l'âme,
Petits enfans tout blancs du cœur et de l'esprit,
Attirez la divine flamme
Sur le monde où la foi périt !

Ah ! petits êtres chers dont les jours sont nos vies !
Priez pour vos santés fragiles et chéries !
Pour nous, hélas ! priez pour vous !
Demandez au Seigneur la grâce la plus forte :
C'est qu'avant vous, enfans, le trépas nous emporte,
Et que, fermant nos yeux, vous pleuriez seuls sur nous !

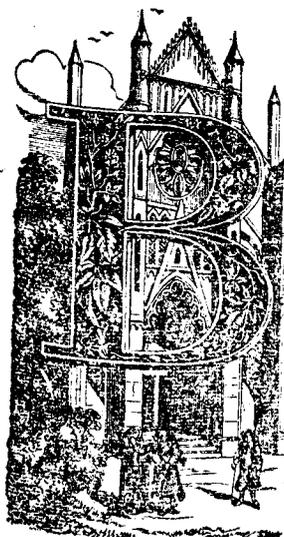
Petits enfans tout blancs de la robe et de l'âme,
Petits enfans tout blancs du cœur et de l'esprit,
Attirez la divine flamme
Sur le monde où la foi périt !

ETUDES MORALES.

L'ALGÉDOR.

LÉGENDE.

I.



BERTHE chantait, ce soir-là, tout en faisant tourner son rouet au coin du feu. Il faut vous dire que Berthe passait pour la meilleure, comme elle était la plus respectée des femmes de Francheville, en l'an de grâce 1330. Francheville est un joli village du Lyonnais, dans la position la plus pittoresque qu'on puisse imaginer, bâti sur le penchant d'une colline, avec des bois au-dessus, des prairies en bas jusqu'au fond de la vallée, des vignes, des troupeaux et un horizon de montagnes en perspective. Entre toutes

les chaumières de Francheville, la chaumière de la bonne Berthe était la plus propre, la plus coquette et la mieux située. L'aurore la saluait de son premier regard, un noyer la protégeait de son ombre, un frais ruisseau murmurait à deux pas. Pour d'autres pays, Berthe n'en avait jamais vu, ce qui ne l'empêchait pas de trouver le sien le plus beau de tous, et la bonté de Dieu inépuisable. Elle avait cependant connu des jours encore plus heureux, du temps de son défunt mari, de son *pauvre Georges*, comme elle disait ; mais il avait plu au Ciel de le lui prendre, et depuis elle était seule au monde, avec un fils qui était bien le plus gentil enfant de quinze ans qu'on pût voir, au point que les autres mères en étaient jalouses. Et pourtant la beauté d'Henri était encore rehaussée par sa douceur, sa grâce et son obéissance à sa vieille mère.

Cela dit, nous allons vous raconter par quelle suite d'aventures il parvint à trouver l'algédor.

C'était par une soirée d'automne bien triste et bien sombre ; le vent gémissait dans les bruyères, de larges gouttes de pluie tombaient jusque dans l'âtre ; le tonnerre grondait dans le lointain, et parfois le ciel semblait se déchirer aux reflets brûlants de l'éclair.

En ce moment on frappa à la porte de la cabane. Henri crut entendre la voix d'un homme qui demandait l'hospitalité. La porte s'ouvrit et donna passage à un chevalier armé de toutes pièces.

— Salut bonne mère, dit-il en entrant ; ne vous effrayez pas

si je vous surprends si tard. Je suis le comte de La Cadière, dont vous avez sans doute entendu parler quelquefois. Une importante affaire m'avait amené dans ces montagnes ; l'orage a dispersé ma suite, et je suis heureux d'avoir rencontré un toit hospitalier ; au surplus, bonne mère, je n'ai jamais oublié de récompenser un bienfait.

Pendant que Berthe ranimait le feu mourant, Henri considérait le chevalier. Sa taille haute, ses épaules larges, et lorsqu'il eut quitté le casque où venaient se réfléchir les lueurs de l'éclair, ses cheveux noirs flottant en boucles épaisses, ajoutaient à la majesté de sa personne ; jamais Henri n'avait vu ce seigneur, dont le nom pourtant ne lui était pas inconnu. Il passait dans le pays pour un maître généreux autant que respecté, et du haut de la colline qui dominait Francheville, on pouvait, par un ciel bien pur, apercevoir les tours de son château.

De son côté, le comte de La Cadière admirait cette blonde et naïve figure que l'enthousiasme naissant environnait d'une auréole. Après avoir fait honneur au petit souper préparé par Berthe, il rompit le silence.

— Bonne mère, est-ce là toute votre famille ?

— Hélas ! noble seigneur, Dieu a pris son père, mon pauvre Georges ; depuis dix ans bientôt, je suis restée seule avec mon Henri.

— Votre Henri ! je suis charmé qu'il porte ce joli nom ; je me sens de l'affection pour votre fils. Henri, voulez-vous venir avec moi ?

— Avec vous ! s'écria Berthe en pâlisant ; mais, mon bon seigneur...

— Oui, avec moi, dans mon château de La Cadière ; je ferai de votre fils un page, un gentil page qui me suivra à la guerre, à la chasse, partout. Plus tard, il sera mon écuyer, il montera comme moi un beau cheval de bataille. Henri, voulez-vous venir ?

Henri ne répondait rien, mais son cœur battait violemment, sa tête était en feu. Page ! gentil page ! écuyer ! De la guerre, de la gloire, des vassaux, des castels, de longues épées, des chevaux de bataille... Le sentiment lui revint, Berthe pleurait.

« Ma mère ! oh ! ma mère ! sois tranquille, je ne te quitterai pas ! »

Le comte sourit à la vue de ces épanchements.

— Écoutez, bonne mère, songez qu'en me refusant, vous refuserez pour votre fils, la gloire, la richesse, le bonheur peut-être.

Il viendra avec moi, mais il pourra vous visiter toutes les semaines. Je suis père, et je sais ce que c'est que de voir son enfant. Maintenant je vais dormir sur cette paille ; rassurez-vous, j'ai connu des lits plus rudes ; adieu jusqu'à demain matin. Henri, préparez-vous à m'accompagner.

Cette fois-ci, la pauvre Berthe n'osa plus rien dire, elle se contenta de pleurer. Elle voyait bien qu'il fallait se résoudre et qu'Henri, tout en lui disant : " Je ne partirai pas ", ne pouvait s'empêcher de tressaillir aux promesses du comte.

S'arrachant aux caresses de son fils :

— Va dormir, dit-elle, et demain... demain, je serai veuve pour la seconde fois !

II.

Le soleil s'était levé plus radieux que d'habitude, l'oiseau chantait déjà sur la branche, tout était joyeux dans la nature, tout excepté le cœur de Berthe, qui allait quitter son enfant. Déjà le noble chevalier est sorti, il vient de remettre son casque, il a sellé son cheval, il a laissé dans un coin de la chaumière, — est-ce par oubli ? — une bourse toute pleine de belles pièces d'or.

Qui pourrait dire la séparation déchirante de la vieille mère et de son fils ?

— Adieu, mon enfant ; que la Vierge et les saints te conduisent ! Pour moi..., j'ai assez vécu, je puis mourir !

La pauvre Berthe prononça bien bas ces dernières paroles, tandis que nos voyageurs s'éloignaient rapidement.

Ils arrivèrent, sans rien dire, en face du château de La Cadière ; un beau château assurément, avec ses tours massives, ses fossés, ses mâchicoulis, ses créneaux et le pavillon rouge écartelé d'azur qui flottait sur la tour du beffroi ; rien n'y manquait, pas même le nain qui donna du cor à l'approche des voyageurs. A ce son, le jeune homme sortit de sa rêverie et regarda le manoir qui garnissait toute la perspective de sa majestueuse façade. Quelle différence entre ce féodal édifice et la chaumière de Francheville ; entre cette avenue de chênes séculaires et le noyer modeste sous lequel il allait s'asseoir ! Que ces hommes d'armes sont importants avec leurs haches et leurs pertuisanes ! Henri faisait mentalement toutes ces réflexions pendant que le pont-levis s'abaissait sous ses pas. Il entra avec le comte dans la grande cour, et là une jeune fille vint se jeter au cou du noble seigneur.

— Mon père !..,

— Ma fille ! mon Emma !" s'écrièrent-ils ensemble, pendant que le page, tremblant, attendait l'ordre du châtelain. Mais tout entier à son amour paternel, le comte de La Cadière oubliait en ce moment son protégé de la veille.

Personne n'était plus capable qu'Emma de justifier cette tendresse. A peine âgée de quatorze ans, elle était déjà belle, elle était plus que belle, elle était pleine de grâces et de séductions. Sans doute les ménestrels du temps comparaient ses yeux à des escarbouclés, son sourire à un rayon du soleil levant, ses lèvres roses à deux bandes de corail, le son mélancolique de sa voix aux soupirs de la brise dans les forêts enchantées. Ils avaient raison ; jamais le luth n'avait résonné sous des doigts plus parfaits ; jamais mantille n'emprisonna de taille plus légère ; jamais toque de ve-lours ne se posa sur une plus riche chevelure.

Henri la contemplait avec admiration, un sentiment tout nouveau faisait battre son cœur, le rouge montait pour la première fois à son front, et lorsque le soir il se retrouva seul, rêvant sur sa couche modeste à sa mère, à son village, à tout ce qu'il aimait au monde, une image plus gracieuse encore vint se mêler à toutes les autres, un nom bien doux vint errer sur ses lèvres, un nom qu'il devait répéter désormais dans tous ses songes.

III.

Cinq ans s'étaient écoulés depuis cette époque. Le beau page était devenu un écuyer vaillant à la guerre, à la chasse, aux tournois. Sa bonne mine était renommée à l'égal de son courage, et plus d'une noble dame ne pouvait s'empêcher de rougir en l'abordant. Pour la vieille Berthe, chaque fois qu'elle revoyait son fils, c'étaient des transports et des exclamations sans fin, dans lesquels elle faisait entrer tous les saints du calendrier. Il est inutile d'ajouter qu'Henri était toujours aussi tendre, aussi empressé pour sa mère, et toujours aussi amoureux de la belle Emma. Or écoutez ce qui arriva sur ces entrefaites.

Le comte de La Cadière était parti pour aller combattre à un tournoi qui se donnait à Vienne en Dauphiné. Henri l'avait accompagné dans ce voyage avec la plus grande partie de sa suite ; mais sa fille souffrante, était restée au château. Chaque jour on attendait le comte, et chaque jour, du haut de la tourelle la plus élevée, les yeux d'Emma interrogeaient toutes les routes. Un matin qu'elle regardait ainsi, un nuage de poussière s'éleva au loin dans le vallon, et dans le sein de ce nuage elle crut voir jaillir des reflets d'armes et flotter des panaches. C'était assez ; elle descendit à la hâte, appelant à grands cris Alice, sa gouvernante, puis elle fit baisser le pont-levis et s'élança sur le chemin, dans l'impatience d'embrasser son père. Mais elle n'aperçut rien qu'une troupe de bohémiens vagabonds, aux vêtements bizarres, au teint basané. Leur chef paraissait être une vieille femme, de grande taille et très-droite malgré son âge. Une écharpe rouge était nouée autour de sa tête, laissant s'échapper quelques mèches de cheveux grisonnants ; sa robe, semée de paillettes d'or, dissimulait mal ses formes amaigries ; dans ses yeux noirs et enfoncés éclatait un feu sombre. S'avançant seule vers Emma, elle prit le bas de son voile, le porta à ses lèvres, et dit :

— Que Dieu vous protège, noble demoiselle ; souffrez qu'on nous donne ici un refuge pour la nuit. Le réduit le plus humble sera bon pour le bohémien.

— Entrez, dit Emma, entrez avec tous vos compagnons ; ce n'est pas vous que j'attendais, à vrai dire, mais à la place de tout ce que j'aime, le ciel m'envoie une bonne action à faire. Entrez, vous trouverez dans ces murs asile et protection.

En achevant ces mots, la jeune châtelaine s'éloigna précipitamment, puis elle revint accompagnée de plusieurs domestiques portant du pain, des fruits et quelques flacons d'un vin généreux. Elle parcourut elle-même les rangs immondes des bohémiens, veillant à ce qu'aucun d'eux ne fut oublié dans la distribution, donnant des caresses aux plus jeunes et d'affectueux sourires à tous. La reconnaissance brillait dans ces yeux sauvages et sur ces figures bronzées par les feux du Midi.

— Ce n'est pas une femme, c'est un ange ! se disaient-ils tout

bas, pendant que leur chef ouvrait une cassette mystérieuse. Elle en tira des bijoux, des essences, des sachets parfumés, des écharpes soyeuses, des colliers de perles...

— Tenez, noble demoiselle, et que Dieu joigne à nos tributs ce qu'il n'est pas au pouvoir des bohémiens de vous donner ! Nous avons vu bien des pays, mais il nous restait à rencontrer une dame aussi belle, aussi bonne que vous. Tenez, ces objets sont plus précieux qu'on ne le croit dans vos climats glacés. Le bohémien est misérable, et pourtant plus d'un chevalier donnerait son château pour cette cassette.

— Gardez vos présents, ils vous serviront peut-être à toucher des cœurs plus durs. Le bonheur de faire du bien est une assez douce récompense. Je veux seulement vous acheter ce beau collier. Je m'en parerai aux jours de grande fête. Maintenant, reposez-vous et dormez tranquilles jusqu'à demain.

Emma se retirait lentement, lorsque la bohémienne la retint avec force :

— Arrêtez, noble dame ; il ne sera pas dit que vos bienfaits resteront sans récompense.

Et elle poursuivit d'un accent inspiré, qui captiva l'esprit de la jeune fille :

— Il fut un temps où le plus fier potentat aurait embrassé mes genoux pour avoir un trésor dont, seule peut-être en Europe, je connais l'existence. Je devais révéler ce trésor à la plus belle et à la plus pure d'entre les filles des hommes. Le Ciel me dit que c'est vous. Ecoutez-moi donc.

— Parlez ! s'écria la châtelaine, quel est ce trésor ?

— Par l'âme de mon père, il y a longtemps que je le posséderais moi-même, si l'innocence pouvait rentrer dans mon âme. Hélas ! il est inutile de former ce vœu, jamais la pauvre Gildara ne retrouvera la paix de ses jeunes années, jamais je ne serai digne du mystérieux ALGÉDOR !

— L'algédor ! je ne comprends pas, bonne mère..

— Oui, vous êtes la plus belle et la plus pure ! Pour vous je trahirai le secret que je croyais emporter dans la tombe.

« Dans mon beau pays d'Orient, continua la bohémienne avec une exaltation que rien ne saurait exprimer, sur la montagne de Serendih, il croît une fleur plus charmante et plus suave que toutes les autres. Celui qui la porte sur son sein ne peut avoir à redouter ni maladies, ni douleurs. La mort seule est plus puissante que ce talisman sans égal. Autour de son blanc calice s'étend une auréole d'un rouge vif nuancé de vert. Mais la main qui la cueille doit être innocente, le pied qui foule la montagne de Serendih doit être libre ; le cœur qui reçoit ce bouclier divin doit n'avoir jamais palpité de coupables désirs.

— L'algédor ! répétait Emma, fascinée par la devinresse, je ne connaissais pas ce doux nom ; pourtant j'ai passé bien des nuits à lire des légendes et des histoires miraculeuses.

— J'ai dit, noble dame, et que ne puis-je vous prouver que Gildara n'a jamais menti ! Mais, hélas ! acheva la bohémienne, comme si elle eût voulu détruire l'effet de ses premières paroles, et avec le trouble d'une pythonisse qu'abandonne l'inspiration, hélas ! l'Orient est bien loin, l'algédor se fane sur sa tige ignorée. A défaut de ce talisman, Dieu vous récompensera et vous bénira. Adieu ! tâchez d'oublier ce que vient de dire la pauvre bohémienne. On en rirait dans votre Europe incrédule !

Emma ne riait certes point. Le récit merveilleux de Gildara avait absorbé cette jeune imagination, habituée à voyager au pays des chimères. Déjà la nuit enveloppait le château de son ombre, et la chronique rapporte qu'Emma restait encore toute pensive.

Les bohémiens partirent, le comte de La Cadière revint. Sa fille le reçut avec sa tendresse accoutumée ; mais un souvenir habitait désormais son cœur et occupait tous ses rêves. Elle y revoyait l'algédor enchanté, la blanche fleur à la verte auréole, parfois même sa main s'apprêtait à la cueillir. Vain effort ! le réveil chassait toujours une illusion trop douce.

Sous le poids de cette angoisse, les joues d'Emma se fanèrent, l'éclat de ses yeux pâlit, une lente consommation menaçait de flétrir cette autre fleur d'où s'exhalaient tant de parfums célestes. Vainement son père appela-t-il au secours de sa fille les médecins les plus célèbres : que pouvaient leurs remèdes contre un mal qui avait sa racine dans le cœur ? Vainement l'homme de Dieu qui recevait ses plus secrètes confidences s'efforça-t-il de calmer par de douces paroles les angoisses de sa pénitente.

— Je sens, disait-elle, je sens, mon père, que j'en mourrai, Dieu me punit sans doute d'avoir ouvert mon cœur à des rêves impies, d'avoir écouté cette païenne ; mais quand je ne serai plus, consolez ceux qui resteront, dites-leur que j'ai enfin trouvé l'algédor, la fleur enchantée qui rend à jamais heureux !

— Non, ma chère fille, non, vous ne mourrez pas !

Elle ne mourut pas en effet. Le jeune écuyer, qui l'adorait depuis longtemps sans oser le dire, Henri vint à bout de découvrir la cause des douleurs d'Emma. La vieille gouvernante lui révéla tout, malgré la défense de sa maîtresse, car elle trouvait qu'un couple si charmant était fait pour s'aimer ; puis, n'était-ce pas bien triste de voir mourir si gentille demoiselle, sans essayer de tous les remèdes qui pouvaient la rappeler à la vie ?

IV

Le couvre-feu venait de sonner, tout dormait au château de La Cadière, tout, excepté la triste Emma. Debout à sa fenêtre, elle contemplait au milieu d'une vague rêverie le spectacle si beau d'une nuit d'été. Quelques nuages dorés par les lueurs naissantes de l'aube erraient dans l'immensité des cieux, comme des flots balancés à la surface d'une mer argentée. Les yeux de la jeune fille suivaient dans l'espace leurs capricieuses évolutions, lorsqu'une voix pure et fraîche s'éleva des fossés du château ; elle chantait sur un mode mélancolique :

Châtelaine dolente
D'un secret désespoir,
Au fond de son manoir
Se mourait de mort lente.

Mais un pauvre vassal,
Qui dans l'ombre l'adore,
Apprend qu'il est encore
Un remède à son mal.

Sur la terre et sur l'onde
Il va prendre l'essor !
Il aura l'algédor,
Fût-il au bout du monde !

Mais un gage d'amour
Abrégerait sa route ;
Doux ange qui l'écoute,
Est-ce trop en retour ?...

La voix cessa de se faire entendre. Grande était la surprise l'émotion d'Emma ; son secret n'existait plus désormais ; sans doute Alice l'avait trahi ; bien plus, un simple écuyer osait lui faire une déclaration ! Mais en interrogeant son cœur, la pauvre affligée trouva mille motifs de pardonner au téméraire qui allait se dévouer pour elle. Si l'on en croit même la chronique, une bague détachée de sa main fut pour Henri ce gage de reconnaissance qui devait l'encourager et le soutenir dans la recherche de l'algédor.

V

D'après les récits de la hohémienne, c'était dans l'Asie qu'il allait chercher la fleur mystérieuse ; Henri tourna donc du côté de l'Asie. Après un bien long voyage rempli du souvenir d'Emma, il arriva dans la grande ville d'Alep et se fit conduire chez le gouverneur.

— Noble émir, j'ai traversé l'Europe et l'Asie, cherchant partout la fleur enchantée, l'algédor ; on m'a dit qu'elle croissait dans ce beau pays.

— Chrétien, que le Ciel t'éclaire, car ton cœur est celui d'un infidèle, et ton bras est faible devant ceux des vrais musulmans. Tu parles de fleur enchantée : apprends qu'elle est dans nos murs. Demain, si tu l'oses, demain dans la plaine d'Yacoub tu peux combattre, mais sans espoir de la conquérir."

Henri sortit tout pensif ; cette réponse lui paraissait obscure, il apprit toutefois bientôt le sens des paroles de l'émir.

La fleur enchantée dont il parlait était la belle Zaïda, la fille du vieux sultan d'Alep ; un oracle révéré voulait quelle fût fiancée au plus beau comme au plus brave des enfants de l'Islam, les plus nobles cavaliers de l'Asie étaient accourus pour se disputer cette conquête.

Henri soupira ; ce n'était pas là l'algédor qu'il cherchait. Pourtant il se rendit dans la plaine d'Yacoub, il fit plus, il combattit en l'honneur de la dame de ses pensées, et fut vainqueur de tous ses rivaux. On le conduisit devant le trône où siégeait la belle Zaïda à côté de son père.

« Fils d'un infidèle, lui dit le vieux sultan, j'ai donné ma parole, elle sera sacrée : que ton front ceigne le turban, et ma fille est à toi. Lève les yeux et juge de la récompense qui t'attend !

Henri leva les yeux ; la belle Zaïda venait d'ôter son voile. Un cri d'admiration s'élevait de toutes parts ; on attendait avec anxiété la réponse du vainqueur.

— Prince, j'ai voulu prouver ce que peut le bras d'un chevalier chrétien ; juge de ce que peut son amour. Pour celle que j'aime je refuse la main de ta fille. Calme-toi, je refuserais l'empire du monde. Assez d'autres, sans renier leur croyance, se disputeront un si beau prix ; pour moi, rien ne m'arrêtera désormais dans ces lieux ; je retourne chercher l'algédor.

Quoiqu'on ne comprit pas bien ces dernières paroles, il était évident que c'était un blasphème. Les vieux ulémas se regardèrent, mais Henri était beau, jeune et amoureux ; on lui pardonna sa victoire, et la belle Zaïda ne put s'empêcher de soupirer pendant qu'il s'éloignait sans même détourner la tête.

Il partit d'Alep, traversa le désert avec d'incroyables fatigues et arriva dans la Perse. On n'y avait pas entendu parler de la fleur enchantée ; un disciple de Zoroastres voulut prouver par les

similitudes et les différences que ce pouvait être la logique ; Henri le laissa au milieu de sa démonstration et poursuivit son voyage. Après la Perse venait l'Inde, il pouvait espérer quelques renseignements des brachmanes ; il s'avança dans la direction de l'Inde. La route était longue, les rivières étaient débordées, les forêts presque impraticables ; mais l'amour triomphe de tout. Après six mois de périls et de fatigues, il arriva dans l'empire des Mogols. De tous les collèges de brachmanes, le plus renommé était celui de Guélaor ; de tous les brachmanes de ce collège, aucun ne pouvait être comparé au vieux Misouf. Sa bouche était un puits de science, et son œil perçait les abîmes. Henri se fit indiquer sa cellule ; c'était l'heure du dîner, il le trouva mangeant avec sérénité des pois secs dans une écuelle de bois.

— Vénérable brachmane, vous à qui rien n'échappe, apprenez-moi où je pourrai trouver la montagne de Serendith, et la fleur enchantée, le mystérieux algédor ?

— Mon fils, je n'ai pas entendu parler de la montagne de Serendith, non plus que de l'algédor ; mais je puis vous apprendre où se trouve la fleur enchantée. Brama lui-même l'apporta dans notre monde, après avoir accompli sa sixième incarnation. Entrez dans notre collège, méditez pendant dix ans sur nos livres sacrés. Alors, si vous en êtes jugés digne...

Henri ne le laissa pas achever ; il s'éloigna en gémissant de Guélaor et du vieux Misouf. Le sultan d'Alep lui paraissait bien plus raisonnable. L'Inde ne possédait pas l'algédor, il n'avait donc plus qu'à revenir en Europe pour y mourir de désespoir aux pieds d'Emma.

Un voyageur lui parla du Khorassan, il essaya de cette dernière ressource. Arrivé dans ce pays, il lui sembla que l'air y était plus doux et la nature plus belle que partout ailleurs. On lui montra le palais du khan, il était bâti sur une colline délicieuse, et tout brillant de marbre et de porphyre. Une galerie de cent vingt colonnes d'albâtre l'entourait de ses frais arceaux, des fontaines jaillissantes murmuraient nuit et jour sous cette enceinte. Tout autour, à quelque distance, un bois d'orangers déployait son rideau d'ombre et de parfums ; une multitude d'esclaves richement vêtus se pressaient dans ses vastes cours. Sans aucun doute, l'algédor avait dû passer par là, du moins c'est ce que pensait notre jeune homme, en attendant l'audience du souverain. Aussi, dès qu'il parut :

« Grand prince, s'écria-t-il, je vois que Dieu vous a donné le talisman précieux que je cherche depuis si long-temps. J'ai parcouru la Perse, la Syrie, le Kurdistan, l'immensité des Indes ; nulle part je n'ai vu de pays aussi beau, de monarque aussi riche que dans le Khorassan. Veuillez me donner des guides pour que j'aie cueilli sans retard le céleste algédor.

Chrétien, tu parle d'Algédor, je ne sais ce que tu veux dire ; pour le reste, la vérité vient de parler par ta bouche. Mon royaume est riche, et je suis plus riche encore. Dix mille hommes composent ma garde noire et veillent, nuit et jour, autour de mon palais ; mille jeunes beautés, belles comme les houris du saint prophète, remplissent mon harem. L'Arabie n'a pas de coursiers plus rapides que les miens ; les diamants de Golconde pâlissent à côté de mes aigrettes. Si c'est le talisman dont tu veux parler, Dieu le donne à ceux qu'il aime.

— Voilà un bonheur de païen, se dit tout bas Henri. J'aimerais mieux un sourire d'Emma que toute sa garde noire. Mais comment oser reparaitre à ses yeux ?

Pendant dix jours il erra, plongé dans ces réflexions. Le matin du onzième, il arriva au pied d'une montagne escarpée, et la re-

gardait en soupirant. Un marchand juif, qui passait sur la route, lui demanda respectueusement la cause de son émotion.

— En regardant cette montagne, je souhaitais que ce fut celle de Serendih, je souhaitais d'avoir à la gravir, fût-elle dix fois plus haute, pour y trouver la fleur enchantée que je cherche depuis si longtemps.

— Noble seigneur, félicitez-vous, car vous touchez au terme de vos désirs. Voici la montagne dont vous parlez. A son sommet se trouve une grosse pierre blanche, et dans le creux de cette pierre, à l'heure de midi, vous verrez une fleur s'épanouissant sur la roche dure ; hâtez-vous de la cueillir, une heure plus tard vos recherches seraient inutiles.

Henri ne se le fit pas dire deux fois ; il quitta sa riche armure, qui aurait pu le gêner, et la remit en garde, avec son cheval, entre les mains du juif compatissant, puis il monta jusqu'au sommet de la montagne. Mais c'est en vain qu'il chercha de tous les côtés ; point de blanche pierre, point de fleur mystérieuse. Il redescendit à la fin, pensant qu'il s'était peut-être égaré dans sa route. Désespoir ! Le juif avait disparu avec le cheval confié à sa garde. Ce dernier coup était cruel.

— Je renonce à poursuivre une chimère, s'écria Henri douloureusement ; puis il reprit le chemin de l'Europe, déguisé en pèlerin. Il passa par Jérusalem, pleura sur le tombeau du Sauveur, et obtint, par charité place sur un vaisseau qui faisait voile de Jaffa pour Venise.

VI.

A peine débarqué à Venise, Henri continua sa route. Il était déjà arrivé sur ces montagnes qui bornent Lyon du côté du nord, et s'abaissent en pente douce jusqu'aux portes de la ville. A cette époque elles n'étaient pas encore couvertes de beaux vignobles dont la richesse leur a fait donner plus tard le nom de *Mont-d'Or*, mais on y jouissait déjà de cette perspective enchantée que ne saurait oublier celui qui l'a vue, et dans les premières vapeurs du soir, tout l'horizon s'éclairait d'une teinte plus adoucie et plus conforme à la disposition d'esprit de notre voyageur. A ses pieds, la Saône endormie entre ses îles, sur lesquelles la tour de la Belle-Allemande (1) jetait parfois une ombre mélancolique ; plus loin, derrière une colline boisée, le cours majestueux du Rhône, le vieux Lyon tout hérissé de clochers et de tours, la chapelle de Fourvières, les montagnes du Vivarais, les plaines du Dauphiné, et dans le fond de la scène, immobile sur sa base de granit, la silhouette neigeuse du Mont-Blanc ; Henri contemplait ce panorama magique, lorsque la nuit, plus sombre, le força à chercher un asile.

Tout près de là, sur un plateau verdoyant, un saint homme, un ermite avait construit sa cellule. A l'encontre des anciens solitaires qui ne trouvaient pas d'endroit assez affreux pour y faire pénitence, le père Jérôme, (car c'était son nom) avait su réunir dans le choix de sa demeure le pittoresque et l'utile. Un rocher à pic la garantissait des vents du nord, et une haie vive courait autour de son petit jardin ; quelques arbres disposés en berceaux inclinaient leurs cimes du côté de la plaine, qu'on apercevait de

(1) Cette tour, dont le nom rappelle une tradition touchante, se trouve à une demi-lieue de Lyon.

ces hauteurs ; une source d'eau claire et limpide jaillissait au pied du rocher. Je dois pourtant dire que cette dernière circonstance paraissait assez insignifiante au père Jérôme, grâce à certaine cave bien fournie sur laquelle la langue des médissants trouvait à s'exercer. Quoiqu'il en soit, tous rendaient justice à sa charité, à son indulgence, et à ce que, dans notre siècle, on eut appelé sa douce philosophie.

Ce fut à son ermitage qu'Henri crut devoir demander l'hospitalité. Il frappa, et le père Jérôme se hâta d'ouvrir sa porte. Sa taille était haute, et l'âge ne l'avait pas encore courbée ; sa figure respirait la douceur, ses yeux étaient pleins de vivacité ; enfin, le sourire imperceptible qui venait souvent errer sur ses lèvres donnait parfois à sa physionomie une expression de finesse et d'innocente raillerie. Dès qu'il aperçut le jeune homme

— Entrez, mon fils, dit-il, et reposez-vous jusqu'à demain sur ce lit de fougère ; voyez, le mien n'est pas plus doux, mais on y dort tranquille. Vous partagerez auparavant mon repas du soir, l'appétit vous le fera trouver bon.

Henri s'inclina plein de reconnaissance pour son hôte ; ils mangèrent en silence, et après les grâces, l'ermite s'endormit sur sa couche modeste. Son compagnon, moins heureux, ne put reposer ; aussi, dès le point du jour, il se leva et se disposait à partir, non sans remercier avec effusion l'homme charitable.

— Mon fils, vous oubliez que je n'ai fait que remplir un devoir ; c'est là ma récompense, en attendant que Dieu daigne m'en donner une autre ; voilà trente ans que je demeure dans ce t ermitage, j'ai eu le bonheur de rendre service à beaucoup d'infortunés. Hier encore, j'ai donné asile à deux pèlerins comme vous.

— Pèlerin ! je ne le suis pas, mon père, aussi Dieu n'a pas béni mon voyage. Adieu, le récit de mes aventures ne doit pas attrister les autres.

— Mon fils, peut-être aurais-je pu vous donner quelques consolations.

— Il n'en est pas, mon père, sans espérance, et je ne puis plus en avoir. Une noble demoiselle (pardonnez ! Dieu sait si je l'aimais avec pureté), une noble demoiselle se mourait d'un désir qu'elle n'osait avouer à son père. Pour la sauver, j'ai quitté mon pays, j'ai parcouru le monde, cherchant partout le talisman qui devait la ramener à la vie, aujourd'hui je reviens.....

— Mais ce talisman, mon fils ?

— Peut-être que son nom n'est pas parvenu jusqu'à vous ; moi-même, avant ce jour fatal, je n'avais pas entendu parler de l'algédor ?

— L'algédor ?

— Oui, l'algédor, cette fleur mystérieuse qui doit préserver de tous les maux celui qui la possède. Mais non, je le vois bien, la bohémienne nous avait trompés, une pareille fleur n'existe pas dans ce monde... Vous souriez, mon père !..

— Je pensais, mon fils, que rien n'est impossible à Dieu. Qui sait s'il n'aura pas pitié de votre amour, qui sait si vous ne trouverez pas le trésor que vous cherchez ?

— De grâce ! ne flattez pas un malheur sans remède !

— Ecoutez, l'histoire nous raconte qu'un pauvre homme, à la suite d'un songe, se mit en route pour chercher le bonheur. Il visita successivement tous les pays sans pouvoir y trouver ce qu'il avait rêvé. A la fin, désespéré, malade, il revint au foyer de ses pères, et ce fut là..

— Je comprends, bon ermite, ce fut là qu'il trouva le bonheur. Mais quel rapport voyez-vous entre son histoire et la mienne ?

— Venez, mon fils.

L'ermite ayant dit ces derniers mots, ouvrit une petite porte et introduisit son hôte dans un jardin soigneusement cultivé. Au centre du jardin se trouvait une plate-bande garnie de mille fleurs. Henri les dévorait des yeux.

— Voyez, reprit l'ermite, voilà bien des fleurs ; elles sont comme les hommes, celles qui brillent le plus ne sont souvent pas les plus précieuses. Tenez, par exemple, à côté de cette belle rose, vous n'auriez jamais remarqué cette fleur modeste, qui semble vouloir reformer son calice d'un jaune brun. Et cependant, ajouta-t-il avec solennité, et cependant on ne la trouve ni dans la Syrie, ni dans la Perse, ni dans les indes, ni dans le Khorassan !..

— Mais l'algédor, mon père, l'algédor ?

— Eh bien ! mon fils, l'algédor est comme le bonheur, on le cherche bien loin et on le trouve tout près ; cette fleur modeste que je viens de vous montrer, c'est celle que vous cherchez avec tant de patience.

— Oh ! bon ermite !..

— Calmez-vous, et permettez à un vieillard, qui ne vous verra peut-être pas, de vous dire encore quelques paroles. Dieu a été bon pour vous, il vous a conduit hier soir sur ces montagnes et demain il n'eût plus été temps. L'algédor ne fleurit qu'une fois toutes les cinq années, et seulement pendant l'espace d'un jour. Vous serez donc reconnaissant envers Dieu. De plus, il faut que vous appreniez que cette précieuse fleur donne la santé et la richesse ; mais la santé de l'âme, mon fils, la sagesse, la patience et la charité : n'oubliez pas que, sans ces vertus-là, l'algédor ne servirait qu'à faire des infortunés. Allez maintenant ; je vois votre impatience et je vous pardonne, car moi aussi j'ai été jeune !.. Si les vœux d'un pauvre ermite peuvent contribuer à la félicité, vous serez heureux, vous et votre Emma !..

VII.

Le jeudi 6 juin de l'année 1331, le château de La Cadière présentait un spectacle inaccoutumé. Une foule de gentilshommes voisins et de vauxaux remplissaient ses vastes cours ; devant la grande porte, sur la pelouse que bordait l'avenue, s'allongeaient d'immenses tables chargées de vins, de fruits et de toutes sortes de viandes ; autour de ces tables se pressaient plusieurs centaines de malheureux, hommes, femmes, enfants et vieillards. Jamais peut-être ils n'avaient assisté à pareille fête, aussi profitaient-ils de cette bonne fortune avec toute l'insouciance joie que donne trop souvent la pauvreté.

Un pèlerin s'était mêlé à leurs rangs, et paraissait écouter avec intérêt une conversation animée qui venait de s'engager au centre d'une des tables.

— Je vous dis, maître André, que notre demoiselle ne se marie que pour obéir à son père ; souvent j'ai entendu dame Alice causer là-dessus, et si je révélais même tout ce que je sais à ce sujet..

— Quel mariage ? demanda le pèlerin.

— Il paraît que vous sentez furieusement l'étranger, reprit l'orateur. Apprenez donc que le comte de La Cadière doit marier aujourd'hui sa fille à un noble baron du Dauphiné, le seigneur de Rocheville. Avec la meilleure volonté du monde, ajouta-t-il en

remplissant son verre, je ne pourrais dire du mal du futur. Il y a trente ans, ce devait être un assez beau garçon ; et puis, le vin de sa noce est un vin de roi. Mais n'importe, la fiancée est bien pâle, bien triste, et je doute qu'elle lui fasse longtemps honneur.

— Sait-on qu'elle est la cause de cette tristesse ?

— Il y avait ici l'année dernière, au château, un jeune écuyer, le fils de quelque grande dame mystérieuse, que le comte de La Cadière semblait avoir adopté, et qui méritait bien vraiment d'être aimé pour sa bravoure, sa générosité sa bonne mine. Notre noble maîtresse, à ce qu'il paraît, n'avait pu se défendre pour lui d'un peu d'affection. Tant il est, qu'un beau jour le bel écuyer disparut, et que, depuis ce temps, le comte n'a pu venir à bout de rendre un peu de gaieté à sa fille. Fasse le ciel qu'il n'ait pas choisi pour cela le pire des remèdes ! Mais pardon, voici la noce qui sort du château, et pour rien au monde je ne voudrais manquer à la bonne offrande.

D'après une ancienne coutume du Lyonnais, les seigneurs, en se mariant, devaient recevoir de chacun de leurs vassaux un présent quelconque, et c'était pour obéir à cette usage, qu'Emma venait de paraître sur la pelouse, accompagnée de son père, du baron de Rocheville et de tous les autres invités. Elle était triste, si triste, que c'était pitié de la voir avec une couronne de fleurs sur la tête et une longue robe blanche, qu'on eût volontiers prise pour un lineul. Malgré sa tristesse, elle essayait de sourire, et recevait avec bonté les offrandes de toutes ces pauvres gens. — C'était du blé, des fruits, des fleurs, de blancs agnelets, des tourterelles, et je sais que pour mon compte je les aurais préférés aux plus riches bijoux.

Le pèlerin s'avança comme les autres. Un large chapeau cachait sa figure, mais Emma vit sa main trembler pendant qu'il lui présentait une boîte de modeste apparence. Elle l'ouvrit en tremblant elle-même.

Au fond de la boîte, dans un peu de terre, s'épanouissait une fleur.

— Merci, bon pèlerin, lui dit-elle de sa voix la plus douce, je veux garder votre présent, il me portera bonheur.

— Gardez-le, noble dame, il m'en a coûté assez cher pour vous l'apporter ; mais j'ai reçu déjà une bien belle récompense, ajouta-t-il en montrant sur une de ses mains l'anneau qu'Emma avait pu lui refuser le soir de son départ.

VIII.

Vous devinez tous ce qui arriva dans ce moment solennel, l'évanouissement d'Emma, la surprise des assistants, la douleur du baron de Rocheville, l'effroi du comte de La Cadière et la joie mêlée de terreur d'Henri. Peu à peu on s'expliqua ; ceci se passait au temps de la chevalerie la plus pure : le prétendu, qui avait toujours été galant homme, trouvant les titres de son rival préférables aux siens, abandonna toute prétention sur sa belle fiancée ; le comte de La Cadière, de son côté, se laissa fléchir ; bref, au bout d'un mois, le pauvre écuyer chaussa les éperons d'or et devint l'époux de la châteleine, à la grande satisfaction de tous ceux qui connaissaient leur histoire. Les noces furent somptueuses, et la bonne Berthe faillit mourir de joie.

Il semblerait que notre histoire dût finir là ; que désirer en effet de plus pour nos deux héros ? Ils s'aimaient de jour en jour d'a-

vantage ; tout prospérait dans leurs domaines ; une charmante famille croissait autour d'eux, comme de jeunes rameaux à l'ombre des grands chênes. C'était, dans les enfants, la même beauté, la même grâce, la même bonté, tout cela baptisé des plus doux noms, Adalbert, Edvige, Marie, en attendant celle qu'on devait nommer Berthe, comme la sainte qui était maintenant dans le ciel. Mais il était écrit que l'affliction viendrait encore les visiter.

Un matin Emma ne trouva plus l'algédor dans le reliquaire où elle le mettait pendant la nuit.

Personne, au château, ne put savoir ce qu'il était devenu.— Sans doute il y avait là quelque tour de l'esprit malfaisant. La douleur d'Emma fut grande comme la perte qu'elle venait de faire. Henri s'efforçait de la consoler, tout en ne voyant lui-même dans l'avenir que tristesse et malheurs. Le premier jour fut bien long à s'écouler, et le soir il se disait tout bas :—

— Que va-t-il nous arriver demain ?..

Le lendemain passa, et avec lui d'autres jours, sans que rien parût changé dans la nature. Le soleil était toujours aussi beau, les collines aussi vertes, Emma aussi douce et ses enfants aussi bénis de Dieu. Mais la joie ne pouvait revenir dans son cœur :

— Allons trouver le père Jérôme, il y a bien longtemps que nous ne l'avons vu ; peut-être saura-t-il nous consoler.

— Allons, dit Emma, et les voilà en route.

Ils trouvèrent le vieillard assis devant sa porte, se réchauffant aux feux du matin.

— Mon père, s'écria Henri, priez Dieu qu'il ait pitié de nous ;

— Que vous est-il donc arrivé, mon fils !

— Oserai-je vous le dire ? Cette fleur enchantée, l'algédor..

— Vous ne l'avez plus...

— Pardonnez, mon père, à deux infortunés ; le Ciel nous est témoin qu'il n'y a pas de notre faute..

— Je le crois, mon fils, et je vous pardonne. Mais ne vous laissez pas trop abattre ; vous savez que Dieu est disposé à secourir l'infortuné. L'avez-vous toujours bien servi ?

— Je n'ose, hélas ! le dire, mon père ; pourtant je n'avais jamais oublié ce que vous m'aviez dit en me donnant l'algédor.— Il nous conservait la santé du corps, je me suis efforcé d'y joindre celle de l'âme.

— Bien, mon fils, car c'est ce qu'il y a de plus précieux, et pour cela vous aurez encore à bénir la Providence. Vous avez perdu l'algédor, mais je puis le remplacer avantageusement.

— O Ciel ! serait-il possible ?

— Ecoutez : lorsque vous êtes venu chercher un asile dans ma cellule, je fus touché de votre douleur, et le Ciel m'inspira, je crois, une ruse innocente. Je vous donnai une fleur qui n'était rien, en y joignant un conseil qui était tout. Vous avez perdu la fleur, mais vous avez observé le conseil, Dieu n'en demande pas davantage. Il a mis à la portée de tout le monde un algédor, qui ne se flétrira pas, je l'espère, dans vos âmes. La sagesse, voilà sa tige, la patience et la charité, voilà ses riches couleurs. Elles sont plus éclatantes que celles de la rose, et cette fleur n'a pas d'épines. Vivez heureux, et que vos enfants apprennent de vous cette maxime.

Algédor signifie bon conseil. Rien n'est plus facile à trouver qu'un bon conseil, pour celui qui veut s'y conformer. N'allez pour cela ni dans l'Inde, ni dans la Perse, ni dans le Khorassan ; si vous avez un ami fidèle, consultez-le ; si vous n'avez pas d'ami, adressez-vous à votre conscience.

XAVIER LANÇON.



SIMPLE VOYAGE EN ITALIE.

— (SUITE.) —

VI. — BOLOGNE. — FLORENCE. — ROME.



OUT d'une traite nous irons sans nous arrêter en route, de Venise à Bologne, renvoyant, comme nous l'avons fait jusqu'à présent, la description de beaucoup de choses à un autre voyage. Nous ne ferons donc que nommer en passant l'antique et sombre Fénare, où nous aurions pourtant, si nous avions plus de temps à nous, à saluer le tombeau de l'Arioste que l'on trouve dans une des églises. Nous arriverons droit à Bologne, belle ville toute remplie de portiques sous lesquels on peut faire trois ou quatre lieues à couvert et sans crainte de la pluie. Ces portiques voutés sont soutenus par des colonnes de toutes sortes d'ordres, et par des pilastres carrés. Les voyageurs ne sont pas d'accord sur l'effet général de ces galeries : les uns les trouvent sombres, tristes, et se plaignent que la ville emprunte à ces constructions régulières un air de monotonie et d'austérité que l'on reproche à certaines villes de Suisse ; d'autres y voient au contraire un ensemble imposant, qui offre à la vue une file de bâtiments pleins de noblesse. Il est juste d'ajouter que les maisons soutenues par ces piliers sont généralement d'une grande beauté, et que plusieurs méritent d'être citées comme des modèles d'architecture italienne.

Mais engageons-nous dans la ville, et d'abord admirons cette curieuse tour *degli Asinelli*, droite et menue comme un cierge, la plus haute tour d'Italie, on peut le dire, et peut-être même une des plus hautes de l'Europe. De là, nous nous rendrons sur cette place principale de Bologne, où nous attend la plus belle fontaine de marbre et de bronze que nous ayons encore vue. Cette fontaine est dominée tout entière par un Neptune colossal, accompagné de quatre petits Amours montés sur autant de dauphins, et plus bas de quatre grandes figures de femmes qui jettent incessamment de l'eau fraîche par le bout des mamelles ; cette fontaine est l'œuvre du fameux sculpteur Jean de Bologne. Plusieurs palais d'une grande magnificence, la célèbre église de San-Petronio, nous fixeront longtemps sur cette place, qui est, on

peut le dire, le lieu de rendez-vous de l'admiration voyageuse. La plupart des villes d'Italie, Rome, Bologne, Florence, Venise, Naples, ont ainsi une place d'élite qui peut être considérée comme une scène privilégiée où les merveilles des arts se sont donné rendez-vous. Ces places sont de plus le théâtre des mouvements les plus vifs et les plus animés de la population.

On remarquera que jusqu'à présent nous avons presque évité de parler de peinture, le terrain dans lequel nous nous trouvons circonscrits étant vraiment trop limité pour qu'un si grand sujet pût y être traité dignement. Toutefois nous n'oublirons pas que Bologne est le chef d'ordre des peintures de l'école de Lombardie, comme Venise, l'est de l'école vénitienne. C'est dans cette ville que se trouvent les principaux chefs-d'œuvre des Carraches, du Guide du Guerchin, de l'Albane, etc. De même que nous avons couru rapidement, ou même enjambé par-dessus les tableaux de Venise, nous ne dirons rien ou presque rien de ceux de Bologne, ou de ceux de toutes les autres villes où il s'en trouve une aussi grande quantité. Toutefois, il nous faut au moins recommander aux visiteurs les églises Saint-Pierre, Saint-Paul, Saint-Dominique, où l'on admire des chefs-d'œuvre de tous les peintres du pays et plusieurs statues de Michel-Ange. Si nous citons les couvents, qui passent pour les plus beaux de l'Italie (après ceux de Milan toutefois), les palais Fantuzzi, Magnani, Malvezzi, qui sont des merveilles d'architecture, nous aurons rappelé ce que Bologne contient de plus important en fait d'édifices publics.

Mais après avoir examiné l'ensemble et les détails de l'intérieur, nous nous rendrons dans la campagne pour admirer la position de la ville adossée à des collines qui regardent le nord. Entre elles, s'étend la magnifique vallée de la Lombardie, la plus vaste qui existe dans les pays civilisés. A Bologne, une maison bâtie sur la colline, avec fronton et colonnes, comme un temple antique forme de vingt endroits de la ville un point de vue à souhait pour le plaisir des yeux. Cette colline, qui porte le temple, a l'air de s'avancer au milieu des maisons, et est garnie de bouquets comme un peintre pourrait les dessiner. On peut se figurer par là de quelles riantes et gracieuses perspectives cette heureuse ville est entourée.

Mais nous nous sommes promis de ne point nous attacher seulement aux sites et aux édifices que nous déploient les différentes villes que nous visitons, nous voulons aussi saisir au vol, de temps à autre, quelques-unes de ces figures italiennes si curieuses à étudier dans leur cadre, c'est-à-dire dans les pays qu'elles habi-

tent. Ainsi, avant de quitter Bologne, nous n'oublierons pas de remarquer ce singulier fond de fierté et d'amour-propre national qui compose le caractère bolognais, et rend le plus simple bourgeois de la ville intraitable dès qu'il entend un étranger censurer un poète, un peintre ou un sculpteur de sa nation. Ce sentiment d'orgueil qui ne veut pas qu'on avoue les torts du pays où l'on est né, se retrouve même chez les gens du peuple, qui apportent dans leurs relations avec les supérieurs une sorte de dignité ombreuse que l'on est si loin de rencontrer chez les artisans ou les employés subalternes des grandes villes d'Angleterre, d'Allemagne et même de France.

L'homme du peuple de Bologne se retrouve tout entier dans le caractère et la manière d'être du bottier Ronchetti, qui jouit de tant de renommée vers 1815, et dont le nom n'est pas encore effacé des souvenirs de la noblesse bolognaise. Tout bottier qu'il était, ce Ronchetti aimait les beaux-arts en connaisseur, sachant au besoin dissertar peinture, sculpture et musique avec autant de délicatesse et de jugement qu'un grand seigneur ou qu'un artiste de profession. Mais, par un phénomène assez rare chez les artisans-artistes, Ronchetti ne négligeait en rien son état, et l'exerçait avec un véritable fanatisme, qui le plaçait même avec ses pratiques sur un pied d'égalité dans tout ce qui avait rapport à la chaussure. Un seul fait donnera l'idée de son humeur et de ses instincts particuliers. Murat, qui était comme on sait fort amoureux de la beauté de son pied, avait souvent répété qu'on ne pouvait le chausser qu'à Paris, et ne cessait de citer Astley comme le seul bottier qui lui eût confectionné des bottes vraiment dignes de lui. Il ne laissa pas de s'adresser à Ronchetti en désespoir de cause : mais celui-ci ayant entendu parler des préventions de son auguste client, et indigné de n'être pris que comme un artiste de rebut, ne voulut jamais faire qu'une botte ; il est juste de dire que cette botte était admirable, et pouvait être considérée comme un chef-d'œuvre. Le roi émerveillé, après avoir essayé la première demandait la seconde : "Sire, répliqua Ronchetti, faites-la faire dans votre Paris" ; et rien au monde ne put lui faire changer de résolution. Ainsi le roi de Naples se vit condamné au sort de Cendrillon pour avoir méconnu tout ce qui pouvait se loger de fierté nationale et de dignité froissée dans le cœur d'un cordonnier de Bologne.

Mais pendant le temps que nous avons mis à rapporter cette histoire, nous nous trouvons tout naturellement transportés sur la route de Bologne à Florence, car on sait que rien n'abrège les distances comme une anecdote contée bien ou mal dans le cours d'un voyage. Nous ne décrirons pas, nous qui avons été forcés déjà de laisser de côté tant de rares et belles choses, les montées et les descentes qu'il nous faut faire en traversant les Apennins. Nous supposons donc qu'un doux sommeil nous a surpris en quittant Bologne, et nous a couverts de ses pavots pour nous empêcher de voir de petites villes assez insignifiantes du reste, telles que Firenzuola, et d'autres qui ne valent assurément pas l'honneur d'être nommées. Nos yeux ne se rouvrirent que pour contempler la vallée Scapieria qui nous donne un avant-goût des beautés admirables des paysages de la Toscane. Nous franchirons encore une montagne du haut de laquelle nous commencerons à découvrir toute cette belle terre de promission ; et puis, à force de laisser nos yeux s'égarer de site en site et de colline en colline, nous nous trouverons presque sans nous en douter aux portes de Florence.

Que l'on nous accuse tant qu'on le voudra de froideur et d'indifférence, mais à coup sûr nous ne changerons pas notre manière

de voyager toute simple, et on peut le dire, toute négligée. Nous aborderons donc cette belle et fameuse Florence comme nous avons fait pour les autres villes, sans exclamations, sans superlatifs, laissant venir à nous les enchantements et les cris d'enthousiasme suivant leur ordre et sans la moindre contrainte. Ce n'est pas quand les choses les plus ravissantes et les plus sublimes vous attendent qu'il faut sortir de la simplicité ; le mieux est, au contraire, de rester aussi vrai et aussi naturel que possible.

Une fois dans la ville, la première ruelle qui s'offre à nos yeux nous conduit droit à la place du *Grand-Duc*, cette place merveilleuse, à la fois riche en sculpture comme un musée, majestueuse et décorée comme la cour du plus beau palais, animée, vivante, comme le point de réunion où l'élégance et le loisir se mêlent si heureusement avec l'aspect d'une population qui semble avoir conservé toutes les allures libres et brusques de l'existence des république du moyen âge.

Mais comment, tout en évitant de plonger dans l'histoire et le domaine des livres, ne pas se dire, avec une sorte d'émotion involontaire, que c'est dans l'enceinte de cette ville qu'ont vécu Dante, Michel-Ange, Léonard de Vinci ? C'est là, peut-on dire aussi, que la civilisation moderne a réellement commencé. Laurent de Médicis a joué à Florence le rôle de roi, et tenu une cour où, pour la première fois depuis Auguste, le mérite militaire ne dominait pas. Mais laissons de côté ce qu'était la ville dans le passé, et voyons ce qu'elle est maintenant.

Florence, pavée de grands blocs de pierre blanche de forme irrégulière, est d'une rare propreté. Si l'on excepte quelques bourgs hollandais, elle est peut-être la ville la plus propre de l'univers, et certes, on ne pourrait accorder indistinctement cette louange à toutes les villes de l'Italie, qui sont, pour la plupart, plus négligées qu'il n'est permis de l'être même à des villes du Midi. L'architecture gréco-gothique, qui domine dans la plupart des rues de Florence, a toute la propreté et le fini d'une belle miniature. On remarque, dans plusieurs endroits de la ville, un caractère de grandiose et de mélancolie que l'on ne peut attribuer qu'à un mélange de civilisation primitive et d'art perfectionné, qui tient à l'origine et aux destinées du peuple.

Ainsi, puisque nous sommes sur cette place du *Grand-Duc*, où Florence se trouve pour ainsi dire résumée dans toute sa beauté, observons d'un côté le *Palais-Vieux*, cette forteresse bâtie en 1293 par les dons volontaires des négociants, qui élève fièrement ses créneaux de brique et ses murs d'une hauteur immense ; puis, aux environs, ces chefs d'œuvre de l'architecture et de la sculpture, qui semblent se jouer autour de cet édifice imposant : le *Persée*, de Benvenuto Cellini ; l'*Hercule*, de Bandinelli ; le *David*, de Michel-Ange ; la jolie galerie de Vassari, la statue équestre d'un Médicis, le charmant portique du Lanzi, etc... Quel édifice d'architecture grecque pourrait dire à l'imagination et au souvenir autant de choses que cette forteresse du moyen âge, pleine de force et de rudesse, dont la masse semble lutter contre un siècle déjà poli et éclairé ?

De la place du *grand-Duc* nous nous rendrons à celle de la Cathédrale, la seconde de Florence, et qui ne peut être comparée qu'à celle de Pise pour la beauté. Comme sur cette dernière, on voit une cathédrale, un baptistaire et un clocher, formant trois édifices distincts. Il n'y manque que le *Campo Santo* ; mais avons-nous le droit de le regretter, quand nous nous trouvons devant ces portes du baptistaire, faites par Ghiberti, et si belles, si parfaites, que Michel-Ange les appelait *les portes du paradis* ? Mais puisque nous ne pouvons que traverser toutes ces églises de

Florence, où l'histoire de la peinture et de l'art moderne se trouve écrite en caractères immortels, arrêtons-nous du moins les voûtes divines de cette église de Santa-Croce, si négligée, si rustique à l'intérieur, mais qui contient dans son enceinte des trésors que toutes les richesses des souverains de l'Europe ne sauraient payer.

Le toit de cette église est en simple charpente, sa façade n'est pas même achevée; mais, dès qu'on a dépassé le seuil de la porte, on trouve, à droite, le tombeau de Michel-Ange; plus loin, celui d'Alfieri, par Canova; puis le tombeau de Machiavel; et vis-à-vis de Michel-Ange repose Galilée. Quels hommes! Et la Toscane pourrait y joindre Dante, Boccage et Pétraque! Mais ne quittons pas cette église sans contempler cette admirable chapelle des Niccolini, toute simple, faite en entier de marbre de Carrare, sans autres ornements que cinq statues de la même matière. Si nous passons dans le cloître, nous trouverons la chapelle des Pazzi, d'ordre corinthien: quelle louange pourrons-nous lui donner, et quel récit aurons-nous à en faire, quand nous aurons rappelé que Winckelmann assure dans une de ses lettres qu'il ne la donnerait pas, toute imparfaite qu'elle est, pour le temple d'Éphèse!

A Saint-Laurent, autre église, nous trouvons les Médicis, qui sont en grande partie de la main de Michel-Ange. Il faut renoncer à donner même une faible idée de ces statues allégoriques, *le Jour, l'Aurore, la Nuit, le Crépuscule*, qui sont des chefs-d'œuvre de grandeur et de beauté. C'est à Saint-Laurent que se trouve cette chapelle, vaste comme une église, si remplie de pierres précieuses, travaillées avec tant de soin et si polies, qu'on éprouve au premier aspect un véritable éblouissement. Les murs représentent des nappes de pierreries, le ciel du dôme est de lapis-lazuli étoilé d'or. Chaque angle a dans son encoignure un pilastre d'albâtre, à corniche de bronze doré, et chaque face une grande niche de pierre de touche, dans laquelle est alternativement un tombeau de granit et de porphyre. Sur le tombeau, un oreiller de jaspe rouge, bordé d'émeraudes et de diamants; sur l'oreiller une couronne d'or, et dans le haut de la niche une statue de bronze de celui des grands-ducs dont cette chapelle forme la sépulture!

Mais quoi? nous nous étions promis de ne nous arrêter en rien aux détails, et voici que nous nous occupons malgré nous à décrire une chapelle qui est à la vérité une des merveilles du monde. Mais que serait-ce donc si nous voulions rappeler seulement ce que nous avons vu dans ce célèbre palais *degli Uffizi*, où se trouve la collection principale des tableaux et des statues que possède Florence; ou seulement dans cette fameuse *Tribune*, cette petite pièce octogone dont le pavé est en marbre, le plafond en nacre de perle, et où l'on voit réunis les deux *Lutteurs, la Vénus de Médicis, l'Apollon, le jeune Faune, le Rémouleur*, enfin les plus précieux morceaux que nous ait laissés la statuaire antique! Que dirons-nous des autres salles où l'on admire *la Niobe*, les portraits de Raphaël, de Michel-Ange, de Léonard de Vinci, peints par eux-mêmes, sur tous les plafonds des arabesques inimitables exécutées par les meilleurs élèves de Raphaël; les plus admirables peintures mêlées à des tables de fleurs figurées en pierres de rapport; des cabinets formés en colonnes de jaspe, de lapis et d'or; des porcelaines du Japon les plus rares; des ouvrages de cristal de roche d'un travail exquis; des diamants et des pierreries d'un prix inestimable!

Pour communiquer de la galerie du palais Pitti où loge le grand-duc, et qui est assez éloigné, on a jeté par-dessus les maisons et

par-dessus les ponts de très-longes corridors. Ce palais donne sur une place longue et étroite, dont il occupe un des grands côtés. La cour intérieure est d'un dessin magnifique; quant aux salles du palais, qu'il nous suffise d'assurer qu'on y voit la fleur des chefs-d'œuvre de Titien, de Corrège, d'André del Sarte, de Raphaël, du Dominiquin, de Canova, enfin de tout ce que l'Italie a produit de plus sublime en fait d'artistes. Nous sommes obligés de nous en tirer avec le palais Pitti un peu comme avec tous les musées, dômes, palais et cloîtres que nous avons visités jusqu'à présent, c'est-à-dire de compter beaucoup sur les pérégrinations futures de nos lecteurs, qui auront nécessairement à compléter une foule d'impressions que nous ne faisons qu'éveiller ou même qu'indiquer ici.

Mais pour nous reposer de la peinture et de l'architecture, qui pourraient bien nous fatiguer à la longue, nous nous occuperons maintenant à connaître un peu la ville elle-même, considérée indépendamment des collections et des musées. Nous visiterons d'abord les rives de l'Arno, ce fleuve aimé des poètes, et qu'ils nous ont fait, par parenthèse, beaucoup plus limpide et pur qu'il n'est en réalité. Nous dirons, nous, en notre qualité de simple prosateur, que l'Arno est le plus souvent d'une couleur sale et jaunâtre, qui lui donne beaucoup d'analogie avec la teinte de notre Loire, que nous avons vue, pour notre part, presque toujours chargée de sable. A part ce léger inconvénient, l'Arno a des rives charmantes et de ravissants points de vue, qui justifient amplement tous les sonnets et les vers descriptifs et champêtres que les poètes de tous les temps ont pu lui adresser.

Mais c'est surtout à Florence que l'on peut observer les scènes curieuses de cette vie en plein air que mène une certaine partie de la population dans plusieurs ville d'Italie. Tandis que les personnes des classes élevées se rendent au théâtre de *la Pergola*, qui est à Florence ce que *la Scala* est à Milan, *San-Carlo* à Naples, *la Fenice* à Venise, c'est-à-dire le premier théâtre de la ville, les gens du peuple, artisans, commissionnaires, tous ces bohémiens des grandes villes trouvent leur comédie dans les marchés et les rues. Nous connaissons déjà la place du Grand-Duc par ses chefs-d'œuvre et ses monuments; elle peut de plus être considérée comme une sorte de panorama vivant, un véritable théâtre en permanence, où se passe toujours une représentation quelconque. La vente du poisson, des légumes et des autres denrées, a été reléguée dans des rues obscures et étroites, afin de laisser sur les grandes places l'espace nécessaire pour les représentations en plein vent.

Nous voici donc sur la place du Grand-Duc, sans autre intention que de jouir des divers spectacles que nous avons sous les yeux. Dès le point du jour, une trompette enrouée se fait entendre accompagnée d'un tambour, tandis qu'un *ciarlatano*, le chapeau à trois cornes sur la tête, l'épée au côté, est monté sur un cheval d'une maigreur *apocalyptique*. Nous connaissons déjà le charlatan génois, nous n'avons même pas craint de transcrire un modèle de son genre d'éloquence; mais le charlatan florentin possède un masque bien plus comique que le premier. Son improvisation est aussi plus brillante et plus audacieuse. Il faut le voir, après qu'il a su se concilier l'auditoire par un exorde digne de Cicéron et d'Hortensius, s'emparer d'un paysan qui s'avance vers lui en multipliant les saluts les plus respectueux, tirer une paire de pinces de sa poche avec une imperturbable gravité, retourner le paysan comme s'il voulait lui rompre le cou, et, en un clin d'œil, montrer à la foule, d'un air triomphant, la dent qu'il vient d'arracher. Mais la foule ne reste pas longtemps fidèle à cette incom-

parable opérateur. Sur un autre point de la place, des équilibristes étonnent les spectateurs par la vivacité de leurs danses et la hardiesse de leurs sauts périlleux (*salti mortali*). Il est même des bateleurs qui, pour attirer la foule, ne craignent pas de recourir aux expédients les plus bouffons,

Ainsi, sur cette même place, il n'est pas rare de voir un homme à coiffure fantastique se prendre de querelle avec un autre personnage qui n'est autre qu'un compère ; bientôt la querelle dégénère en bataille. Le compère roule sur le pavé, et, menacé en apparence d'une prompte mort, se met à crier de toutes ses forces : *ajuta ! ajuta !* A l'instant même, la foule se rassemble autour des deux combattants, et le vainqueur, qui tient le pied sur le cou du vaincu, lui tend la main de bonne grâce pour l'aider à se relever, et annonce aussitôt aux assistants que son adversaire, eût-il succombé à la lutte terrible qui vient de s'engager, on l'eût vu à l'instant même se remettre sur ses pieds de lui-même, plus frais et plus dispos que jamais, pour peu qu'on eût placé sur ses lèvres quelques gouttes de l'incomparable élixir qui guérit infailliblement blessures, contusions, foulures, fractures, et dont voici les derniers échantillons contenus dans ces fioles, etc.

Où serions-nous conduits s'il nous fallait rapporter en détail tous les jeux et les divertissements de cette Italie toujours si insouciante et si joyeuse malgré la grandeur de ses souvenirs et la triste réalité de son présent ! Mais nous ne saurions quitter Florence sans visiter du moins quelques-unes de ses belles promenades, si nombreuses qu'on en peut choisir une nouvelle presque tous les soirs. La plus fréquentée de ses promenades s'appelle *le Cascine*, et doit son nom aux fermes établies par le grand-duc Léopold à la fin du siècle dernier. En sortant de la porte du Prato, on trouve des allées d'arbres, et sur les bords de l'Arno des bois où l'on a ménagé mille sentiers agréables pour les piétons. Dans l'intérieur de la ville se déploient les jardins Boboli, qui sont dessinés avec magnificence et appartiennent au palais Pitti. Mais de toutes les promenades des environs de Florence, celle qui l'emporte sur les autres est peut-être *Bello Squardo*, délicieuse colline d'où l'on découvre la ville, la vallée de l'Arno et les collines de Fiesole, qui sont le plus bel ornement du pays, ainsi que toutes les collines des alentours, qui sont tapissées d'oliviers.

Mais, nous dira-t-on, avec tant d'heureux privilèges de la nature et de l'art, Florence est-elle donc une ville parfaite ? Non assurément ; il faut même avouer que la ville est plutôt intéressante que belle, qu'elle a plusieurs quartiers qui passeraient, ailleurs qu'en Italie, pour décidément laids ; que dans ses environs, si variés et si pittoresques, on voudrait trouver quelque chose de plus majestueux et de plus ample. La population elle-même n'est pas exempte de tout reproche : le Florentin, avec toutes ses qualités aimables, est souvent enclin à la sécheresse et au calcul ; il se voit un peu trop lui-même dans toutes choses, et ne fait jamais entièrement oublier qu'il est le descendant d'une république marchande. On s'est plaint aussi parfois que la ville était un peu trop mêlée d'Anglais. Il est certain que les Anglais résident en grand nombre à Florence, comme du reste dans toute l'Italie ; mais est-ce bien là véritablement un mal ? Quand à nous, nous ne voyons pas trop quel blâme sérieux il est permis d'adresser aux Anglais hors de chez eux, si ce n'est peut-être de posséder l'intelligence du voyage à un si haut degré, qu'il est rare que les meilleurs lits, les meilleures auberges, les meilleures voitures et les meilleurs repas ne soient pas d'avance accaparés par eux.

Florence n'est donc pas une ville parfaite, tant s'en faut, et pourtant elle sera toujours la ville privilégiée des étrangers ; c'est surtout à elle que l'on rêve, lorsqu'au retour on se met à tourner l'œil du regret vers sa chère Italie qu'on se plaint d'avoir si peu vue. On voudrait pouvoir revenir sans cesse à Florence, y séjourner, y vivre, ne plus connaître d'autres mœurs, d'autres habitants, que ceux de cette ville charmante. Et c'est presque toujours, hélas ! lorsqu'on commence à peine à sentir et à goûter les jouissances du pays, qu'il faut songer à s'en séparer.

VII.

Un touriste moderne a eu la franchise d'écrire sur ses tablettes : " Je voyage, non pour connaître l'Italie, mais pour me faire plaisir." Telle est, comme on a dû s'en apercevoir déjà, notre devise constante dans le cours de nos excursions. On remarquera cependant que notre méthode n'est pas tellement libre et arbitraire, que nous marchions au hasard et suivant notre fantaisie. On a pu voir que nous suivons un itinéraire assez rigoureux, et qui ne permet guère, pour peu qu'on s'y conforme littéralement, de revenir sur ses pas ni de repasser par les lieux que l'on a déjà parcourus. Nous déployons donc cet itinéraire en sortant de Florence, et nous voyons que la ville vers laquelle nous devons tendre n'est rien moins que Rome, et l'on conviendra sans peine qu'à ce nom-là seul il y aurait tant de choses à dire, que le mieux est, quant à présent, de garder le silence et de poursuivre notre route.

Nous continuerons même à garder ce silence éloquent et à conserver la contenance la plus simple et la plus naturelle, quand nous nous trouverons transportés dans cette fameuse campagne de Rome, qui n'a rien en vérité en soi de surnaturel, si ce n'est les souvenirs et les idées qu'on y rattache. A l'approche des autres capitales de l'Europe, on rencontre de nombreuses maisons de plaisance et un grand mouvement de piétons, de voyageurs et de voitures. Autour de l'éternelle Rome, on ne voit absolument que des champs tristes et silencieux comme un cimetière. Ce grand calme, il faut bien l'avouer, porte directement sur l'âme, et l'homme le plus froid ne peut se défendre d'une certaine émotion en contemplant ces quelques collines couvertes de broussailles et de bruyères, ces plaines à perte de vue, et, dans un lointain vaporeux, le dôme de Saint-Pierre qui s'élève de toutes ses proportions gigantesque au-dessus des autres édifices placés autour de lui.

Puisqu'il est convenu d'avance, entre nos lecteurs et nous, que nous laissons de côté les villes de passage et les lieux de transition, nous n'avons plus qu'à rouler rapidement sur le large pavé de l'ancienne voie Flaminienne, et à descendre la dernière colline qui conduit vers le *ponte Molle* construit sur le Tibre.

Voici déjà les sept collines qui se déploient à nos yeux, les palais, les dômes, le Colisée, les pins et les cyprès des jardins et des *villa*, et une foule d'autres lieux qui ne nous avaient été connus jusqu'alors que par Horace et Tibulle.

Nous entrons dans Rome par la porte du Peuple, et la place qui se présente à nous, et que l'on a également dédiée au peuple, ne nous donne guère, par son élégance et même par sa coquetterie, l'idée d'une place pontificale. Trois rues s'ouvrent en face de la porte que nous venons de franchir : celle du milieu, la plus belle et la plus large, est cette fameuse rue du *Corso*, qu'il faut voir

quand le carnaval la remplit de ses fêtes si animées et si bruyantes. Mais, sans nous laisser aller à notre caprice dans cette ville où l'on passerait aisément des années entières si l'on avait la prétention de tout connaître et de tout contempler à loisir, profitons du peu de temps qui nous est accordé, et que chacune de nos journées contienne le plus grand nombre possible de musées, de palais, d'églises, de statues et de ruines.

Nous parcourrons alternativement les endroits marquants de Rome moderne, et ces restes magnifiques, ces décombres immortels que l'on appelle *Rome l'antique*. Nous saluerons la colonne Antonine, que nous nous garderons bien de confondre, après tant d'autres voyageurs, avec la colonne Trajane ; puis nous nous rendrons droit au Capitole, que nous devons connaître déjà d'extérieur, du moins d'après tant de tableaux et de descriptions. Ce n'est pas que cette colline enfoncée, avec ses palais modernes, son église resserrée, ses escaliers sans noblesse et sans grâce, réponde précisément à l'image grandiose que nous avons pu nous en tracer à l'avance. Mais nous admirerons, pour la grandeur du moins, l'escalier du centre, assez large pour que trois quadriges y puissent monter de front ; puis ces tropées, ces statues, ces pierres milliaires, et surtout la statue en bronze de l'empereur Marc-Aurèle, l'un des beaux ouvrages de l'antiquité. Trois palais, construits sur les plans de Michel-Ange, s'élèvent aux trois côtés de la place. Mais rien n'est plus frappant que la perspective dont on jouit des degrés du temple de Jupiter Capitolin : cet arc de triomphe, affaissé dans le terrain qui s'élève du fond de la vallée ; ces rangées de colonnes dont les chapiteaux sont réunis par des blocs

de marbre, puis ces façades de plusieurs temples romains, aux quels on a adossé des églises et des chapelles chrétiennes.

De là, nous nous rendrons au *Forum*, que l'inélégance moderne n'a pas craint de nommer *Campo vaccino* (le champ des vaches). Qui eût dit, hélas ! que cet emplacement célèbre, théâtre des débats politiques du peuple romain, où Cicéron prononça ses *Catilinaires*, où César et Auguste célébrèrent leurs triomphes, dût recevoir de l'indifférente postérité cette appellation barbare, digne des Huns et des Goths ? Plus loin, voici l'arc de triomphe de Septime-Sévère, aux proportions si élégantes ; puis des colonnes de granit oriental, derniers débris du temple à la Concorde, et qui témoignent encore de la beauté de l'édifice ; puis un autre arc élevé à Titus, et le plus admiré de tous : les rosaces du plafond et les bas-reliefs représentent le triomphe de Titus après la prise de Jérusalem. Enfin, pour couronner notre promenade, nous entrerons dans le Colisée, qui est encore un de ces monuments éternels qui n'ont rien à redouter de l'exaltation et des louanges des voyageurs, tant ils sont toujours assurés de demeurer au-dessus de tous les récits. Cette enceinte immense se soutient par son propre poids, malgré le peu de soin qu'on en a et les pierres qui pendent des corniches. L'amphithéâtre de Vérone, qui n'est guère que le tiers du Colisée, contient plus de 30,000 personnes : qu'on juge, d'après cela, de l'étendue de ce dernier. Quiconque passe quelques jours à Rome, et ne songe pas à aller contempler, chaque soir, le soleil couchant à travers les lézardes et les ouvertures du Colisée, ne mérite guère de faire le voyage d'Italie.

(A continuer).

ARNOULT FRÉMY.

Conversation sur le devoir des femmes dans le mariage.



Il était plus de cinq heures du soir quand, le dimanche suivant, les jeunes amies de M^{me} Dubois se réunirent au château.

— Mes enfans, dit M^{me} Dubois d'une voix émue, voici notre dernière conversation, J'ai essayé de vous guider dans le choix d'un époux ; maintenant causons comme si, mariées depuis peu de jours, vous veniez chercher quelques conseils auprès de moi.

D'abord, mes enfans, j'espère que vos noces ont été modestes, qu'on ne vous a pas vues dépenser en repas, en bals, en achats de meubles ou de vêtemens inutiles, les trois quarts de vos économies.

Les jeunes filles sourirent.

— Il me souvient, poursuivit M^{me} Dubois, des noces d'un jeune homme et d'une jeune fille qui avaient de bonnes qualités, qui s'aimaient, mais qui aimaient encore plus la vanité et les plaisirs. Marie, après cinq ans passés chez de riches bourgeois en qualité

de cuisinière, possédait trois cents francs environ. Jacques, ouvrier maçon, avait amassé de son côté quelque argent. Leur union résolue, ils ne s'occupèrent plus que des emplettes nécessaires à leur entrée en ménage.

Marie, un peu fière, ne trouvait jamais que son linge fût assez beau, que ses meubles fussent assez soignés, que ses robes et ses bonnets fussent assez nombreux. Ceci manquait dans sa cuisine, cela dans sa chambre, et toujours l'on retournait au marchand.

Jacques, imprévoyant, faible de caractère, laissait faire sa fiancée. Lorsque tout fut acheté, les trois cents francs, la plus grande partie des économies du futur mari avaient disparu. Mais le jour de la cérémonie arrivait, il fallait bien faire admirer ses richesses, on s'attendait à de belles noces ; qu'auraient dit les compagnes de la mariée, les amis de l'époux, tout le village, si après tant d'emplettes qui annonçaient l'opulence, le mariage s'était fait sans bruit ?

Jacques aurait pris son parti d'une telle humiliation ; Marie n'en pouvait supporter l'idée. On se dit qu'avec un peu de tra-

vail, qu'avec beaucoup d'ordre on rattraperait vite l'argent dépensé ; on fit des invitations, on prépara un repas somptueux, on dansa, on mangea ; et dans ces momens si solennels où deux époux devraient se recueillir, prier Dieu de bénir leur union, prendre sous ses yeux des résolutions sérieuses, on se livra à toute la folie des plaisirs les plus bruyans et les plus frivoles. Ces jours d'ivresse passés, les nouveaux mariés se retrouvèrent seuls en face des dettes qu'il avait fallu contracter pour soutenir jusqu'au bout le rôle de ménage opulent. Etonnés d'une telle indigence, l'âme débilitée par la dissipation, mal disposés l'un envers l'autre, ils s'adressèrent des reproches qui furent mal reçus ; les bouderies, les querelles suivirent. Plus tard arrivèrent des enfans ; le travail suffisait à peine à la nourriture de chaque jour, les dettes restaient ; las d'attendre, les créanciers firent un beau matin saisir ce mobilier, ces hardes, causes de tant de misères. Les souffrances de la pauvreté furent accueillies sans résignation, car ce mauvais commencement avait tout hâté, et ni l'affection ni la paix ne rentrèrent dans ce ménage, d'où les avait chassées le désir insensé de briller aux yeux des voisins.

Mes enfans, veillez et priez dès l'entrée de la carrière conjugale.

Les débuts ont une grande importance.

Si, dès le premier jour, plaçant votre union sous la protection du seigneur, vous invoquez le Père céleste avec un époux, tout ira bien. Si, au contraire, vous pensez pouvoir vous passer des secours que l'Eternel vous donne par le moyen de sa révélation ; si vous renvoyez à demain, et à demain encore, pour sonder les Ecritures avec votre mari, pour unir vos cœurs dans la prière, tout ira mal. Vos défauts, ceux d'un mari briseront bientôt leur enveloppe, et comme ni l'un ni l'autre vous chercherez la sanctification vers celui qui la donne, vos mauvaises dispositions s'accroîtront au lieu de s'effacer. Elles amèneront le désordre, l'éloignement, infailliblement le malheur.

— Comment forcer un homme... comme sont les hommes, à lire, à prier tous les jours avec sa femme ? demanda Justine.

— Oh ! mon enfant, j'espère que vous n'avez pas épousé un homme "comme sont les hommes," c'est-à-dire, si je vous comprends bien, un homme indifférent, léger et incrédule ! Cependant je veux entrer dans la supposition que vous faites. Votre mari se soucie fort peu des choses du ciel, il ne s'inquiète en aucune façon de l'avenir de son âme ; il nourrit ces fausses idées : que travailler c'est prier ; que Dieu ne nous menace que pour nous effrayer ; qu'en fin de compte, s'il y a réellement un enfer et un paradis, le premier ne renfermera personne, le second s'ouvrira pour tout le monde. Quoi ! Justine, vous connaissez son état spirituel, vous le savez dangereux, et vous vous tairiez ! vous prendriez votre parti de voir un époux se perdre pour toujours ! vous vous accommoderiez d'une vie passée tout entière loin du seigneur ! vous vous établiriez à votre aise dans le mensonge d'une fausse sécurité !

— Non, madame, murmura Justine ; j'essaierais... je m'efforcerais... mais...

— Mais sans avoir l'espérance de réussir, n'est-ce pas Justine ?

La jeune fille se tut.

— Je ne sais en effet si vous réussiriez, ma chère enfant ; mais ce que je sais bien, c'est que votre devoir le plus pressant serait de tout tenter pour amener un époux à la vérité évangélique. Ce que je sais encore, c'est que sans une grande foi en la fidélité de Jésus qui bénit de tels efforts, vous n'auriez ni zèle, ni persévérance, ni charité.

— Oh ! moi ! s'écria Louise en joignant les mains, si j'étais assez malheureuse pour me trouver unie à un mari sans religion, je ne goûterais aucun bonheur, aucune paix, jusqu'à ce que son cœur fût changé. Je ne négligerais rien pour le convertir ; le matin, le soir, je serais près de lui, je le supplierais, je le fatiguerais peut-être, mais je vaincrais !

— Vous le fatigueriez, ma chère Louise, c'est certain ; quant à le vaincre... c'est moins sûr. Mes enfans, nous rencontrons ici un des plus dangereux écueils du zèle chrétien. Oui, il faut que le désir d'attirer un époux à Jésus-Christ brûle notre cœur, mais il ne faut pas que ce désir nous incite à tyranniser, à tourmenter notre mari ; il ne faut pas surtout qu'il nous fasse oublier les plus évidentes règles de la soumission conjugale, de la douceur, de la prudence évangélique.

Un époux ne veut pas prier avec nous, il s'obstine à demeurer indifférent ; eh bien ! prions pour lui ! que notre obéissance, que notre affection lui montrent les effets de cette parole de Dieu qu'il méprise ! De temps à autre, lorsqu'il est heureusement disposé disons-lui quelques-unes des admirables promesses que contiennent les saintes Ecritures ; racontons-lui quelques-unes des instructives histoires qu'elles renferment ; s'il le permet, lisons-lui un verset ou deux, mais n'imposons pas notre foi. La faire aimer, voilà tout notre droit, tout notre devoir.

— C'est clair ! dit Rose : on peut suivre sa religion sans prier du matin au soir ; on n'a pas besoin de passer des heures à genoux pour vivre en présence de Dieu.

— Non, répliqua M^{me} Dubois, profondément attristée par l'endurcissement de Rose, non, il n'est pas nécessaire de prier du matin au soir ou de passer des heures à genoux pour apprendre à connaître Dieu, à le servir. Mais sachez-le, mes enfans, Christ a dit : "Sondez les Ecritures (1)," et il ne l'a pas dit pour rien. Il a dit : "Veillez et priez (2)," et cet ordre signifie quelque chose. On trouve la pensée du Seigneur dans sa parole, c'est donc dans sa parole qu'il la faut chercher. On obtient ses secours par la prière, c'est donc la prière qu'il faut employer pour les demander. Renoncer à se servir des moyens qu'il nous indique lui-même, c'est renoncer à recevoir ses grâces.

Quelle responsabilité pèse sur l'épouse, mes chères enfans ! Par son influence elle peut écarter son mari du Seigneur ; par son influence elle peut l'amener à Dieu.

— Oh ! madame, le peut-elle ? demanda Clémence avec l'accent du doute. Je n'ai, pour ma part, jamais vu de femmes qui agissent en bien ou en mal sur l'esprit d'un mari. Personne ne s'occupe d'elles, on ne les écoute pas ; on les gronde toutes les fois qu'on en trouve l'occasion ; et pour moi, je crois que ce qu'elles ont de mieux à faire c'est de cheminer de leur côté en laissant au mari son indépendance, en gardant de la leur tout ce de la qu'il veut bien leur en accorder.

— Et moi, mon enfant, je pense que c'est votre cœur naturel qui vous donne ce beau conseil. Ces femmes qu'on n'écoute point, elles parlent cependant et, leurs paroles tantôt irritent l'homme, tantôt l'apaisent ; les moins aimées excitent dans son cœur une foule de mouvemens dont elles sont responsables. L'avarice de celle-ci jette un mari dans la dissipation ; la mauvaise humeur de celle-là chasse un époux hors de la maison et le pousse au cabaret ; le caractère rusé de la troisième encourage de frau-

(1) Evangile selon Saint Jean, V, 39.

(2) Evangile selon Saint Mathieu, XXVI, 41.

duleuses menées ; les expressions emportées de cette femme colère réveillent les passions violentes de son compagnon ; tandis que l'épouse pieuse, si elle ne convertit pas le cœur de l'homme, au moins ne l'endurcit pas, au moins lui inspire du respect pour l'Évangile.

Il est commode de se dire qu'on ne peut rien sur son mari, mais cela n'est pas vrai.

Mes enfans, pour travailler au bien de l'union, il ne faut pas seulement aimer le Seigneur, il faut encore aimer l'époux qu'il nous a donné.

— Cela n'est pas difficile ! s'écria Justine avec sa promptitude ordinaire.

— Oui, s'il est aimable ; mais s'il ne l'est pas ? si aux illusions qu'on se faisait sur son compte succède la vue très nette de défauts insupportables ? s'il est brusque, s'il est contredisant, s'il est despote, s'il vous cause de vifs chagrins par sa légèreté ?

— Alors, jamais ! s'écria Clémence ; non, reprit-elle, jamais je n'aimerai un homme qui n'aura pour moi ni déférence ni affection, un homme qui ne me rendra pas heureuse !

— Que faites-vous de cet ordre du Seigneur : " Aimez vos ennemis ?" (1)

— Mais le Seigneur parle ici du prochain ! répliqua Clémence.

— Et un mari n'est pas notre prochain ?

Les jeunes filles se mirent à rire.

— Ne vous moquez pas de Clémence, reprit M^{me} Dubois ; elle a dit tout haut ce que pensent tout bas beaucoup de femmes.

L'amour que prescrit la parole de Dieu n'est pas un amour comme les autres, mes enfans ; c'est un amour désintéressé. Cet amour-là, Dieu vous le donnera si vous le lui demandez ; il le soutiendra en dépit des mauvais procédés d'un mari ; êtes-vous vraiment chrétiennes, plus vous le verrez pécheur, plus vous éprouverez le besoin de prier pour lui ; les sacrifices mêmes que vous imposerez ses défauts ne vous paraîtront pas cruels, parce que c'est à Christ que vous les offrirez.

Avec l'amour doit marcher l'obéissance. Justine va peut-être nous dire qu'elle est fort aisée ; eh bien ! non, mes enfans, elle ne l'est point. Obéir à un mari qu'on aime n'est pas toujours si facile qu'on le pense, surtout quand l'amour-propre, quand le caprice, quand l'entêtement se mettent en travers de sa volonté, et ils s'y mettent souvent. Mais obéir à un mari fâcheux, exigeant, obéir à un mari qu'on aime peu, voilà qui est bien malaisé, et pourtant bien nécessaire.

— Il me semble que dans le mariage, dit Rose, chacun doit obéir à son tour.

(1) Évangile selon St. Mathieu, V. 44.

— La Bible affirme le contraire, mon enfant. Tenez, voyez vous-même : " Tes desirs se rapporteront à ton mari et il dominera sur toi (2) ;" et ici : " Femmes, soyez soumises à vos maris comme au Seigneur." (3).

— Obéir ! reprit à son tour Clémence d'un ton hautain ; mais si j'ai raison et si mon mari a tort ?

— D'abord, il faut que la chose soit bien prouvée ; qu'elle le soit, non pas au jugement de votre passion du moment, mais qu'elle le soit au jugement de votre conscience. Et puis il faut encore savoir si l'obéissance envers votre mari, *quand même il a tort*, entraîne la désobéissance envers Dieu, ou si elle ne blesse que votre amour-propre ; dans ce dernier cas, ma chère amie, soumettez-vous.

— Et dans le premier ?

— Dans le premier, la résistance est un devoir, mais il y faut une mesure, une douceur plus malaisées, croyez-moi, à obtenir de notre cœur que la soumission toute simple.

En ce moment on vint avertir la femme de charge que sa maîtresse la demandait ; elle se leva. Mes enfans, je vous répète une de mes pressantes recommandations : cherchez le Seigneur, fuyez tout ce qui pourrait vous familiariser avec le vice. Je vous remets entre les mains du Père céleste ; qu'il vous protège. Louise, ne vous endormez pas sur l'oreiller de la grâce de Christ. Clémence, méfiez-vous de l'orgueil. Justine, la légèreté, mon enfant, la légèreté ! Et vous Rose... Ici M^{me} Dubois prit les deux mains de la seule jeune fille dont les yeux restassent secs : " N'irez-vous pas à Jésus pour avoir la vie éternelle ?"

Rose baissa la tête.

— Adieu, dit après un instant de silence M^{me} Dubois, en serrant les quatre jeunes filles dans ses bras ; adieu, je prierai pour vous, mes enfans... Vous aussi, priez pour moi ; - je suis faible, je tombe souvent en faute, et bien que j'aie fait avec vous la prêchese, j'ai besoin comme vous des secours journaliers du Saint-Esprit. Qu'il nous les accorde à toutes ; que je vous retrouve de fidèles chrétiennes, peut-être de pieuses épouses et de bonnes mères... Et si je ne devais pas vous revoir sur cette terre, oh ! que pas une de vous ne me manque lorsque je me présenterai devant mon Sauveur !

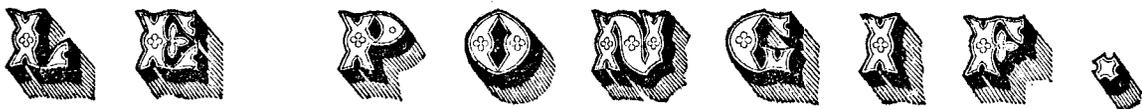
Les jeunes filles en pleurs quittèrent le château. Rose essaya de prononcer quelques mots indifférens ou gais, mais personne ne lui répondit, et chacune emporta silencieusement dans son cœur les sérieuses impressions de cette soirée.

MADAME LA COMTESSE AGÉNOR DE GASPARIN.

(2) Génèse, III, 16.

(3) Ephésiens, V, 22.

ÉTUDES MORALES.



Le Poncif n'est connu qu'à l'état domestique. Le type primitif, si jamais il a existé, a disparu complètement, et tout porte à croire que nous avons plutôt affaire à un métis, métis parfait toutefois, car il est fécond.

On le trouve dans tous les états. On peut le rencontrer riche, pauvre, instruit, ignorant, distingué, commun, aristocrate, démagogue, gai, triste, ardent, morne, hardi, timide, mais toujours frappé du caractère distinctif que l'on pourra constater chez l'individu dont nous entrepre-

nons la description particulière.

La Bruyère a reconnu le Poncif et l'a décrit en partie lorsqu'il a dit :

« Il y a des esprits, si j'ose le dire, inférieurs et subalternes qui ne semblent faits que pour être le recueil, le registre ou le magasin de toutes les productions des autres génies. Ils sont plagiaires, traducteurs, compilateurs. Ils ne pensent point, ils disent ce que les autres ont pensé ; et comme le choix des pensées est invention, ils l'ont mauvais, peu juste, ce qui les détermine plutôt à rapporter beaucoup de choses que d'excellentes choses. Ils n'ont rien d'original et qui soit à eux ; ils ne savent que ce qu'ils ont appris, etc. »

Le Poncif est donc un produit complet de l'éducation.

Nos collèges en fournissent un grand nombre. C'est un des résultats particuliers du système scolaire actuel. On le trouve beaucoup parmi les lauréats.

Le poncif sait les choses, mais il n'a le sentiment de rien. Il ne peut rien s'assimiler. Tout se greffe sur son cerveau, rien n'y germe. C'est un propriétaire de connaissance, ce n'est pas un possesseur.

Montaigne disait de ceux de son temps : « Ils ont la souvenance assez pleine, mais le jugement entièrement creux. » Et là-dessus, il vous citait l'anthologie de Stobée, Sénèque, Perse, Platon, etc., etc. « Ils connaissent beaucoup mieux, disait-il encore, la date de la ruine de Carthage que les mœurs de Hannibal et de Scipion, et le lieu où mourut Marcellus, que le pourquoi il feut indigne de son devoir qu'il mourust-là ! » Nous en avons connu un, *unus inter omnes*, qui naquit à Saint-Chamond, à peu près avec le siècle, vers l'époque où—Rome remplaçait Sparte et où :

Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte.

Son père était un honnête commerçant de Rive-de-Gier, qui faisait le trafic des charbons de terre du centre.

Le petit Poncif fut envoyé au collège de Lyon, où il fit des études passables. A dix-huit ans il revint chez son père, où il cultiva les muses et le charbon de terre au milieu de l'amour de ses proches et de l'estime de ses concitoyens. A vingt-six ans, après avoir fait les délices de toute la province, comme poète à tout faire, il vint à Paris où il épousa une belle femme blonde, honnêtement dotée ; puis s'en retourna comme un milan dans son aire noircie de Rive-de-Gier se livrer tout entier à l'anthracite et aux délassemens littéraires, aimant mieux être le premier dans sa ville que le millième à Paris.

Pendant son séjour dans la capitale, il avait été présenté à M. Legouvé, auquel il avait lu une ode : *A ma Mère !* et à M. Casimir Bonjour, auquel il avait soumis une comédie en trois actes et en vers, sous ce titre : *L'Influence du préjugé*. Cela avait un petit fumet voltairien, et était conçu dans ce beau style positif et dogmatique particulier à la poésie apprise. Il n'y avait peut-être pas un hémistiche qu'on ne pût retrouver dans les auteurs.

M. Legouvé engagea le jeune charbonnier à continuer ce noble genre, et M. Bonjour, en le lui souhaitant, lui promit de lire son ouvrage au comité du Théâtre-Français, et de lui rendre compte de l'arrêt.

La pièce, en effet, sous ce patronage, fut lue et reçue à la Comédie-Française, jouée par autorité de justice, dix-sept ans après sa réception,—c'était une pièce d'à-propos,—et obtint deux représentations et demie !

Notre Poncif profita également de son séjour à Paris pour se faire affilier à la *Société du Caveau*. Une chanson qu'il envoya, en 1828, à M. Béranger, lui valut du cher vieux poète une de ces bonnes et honnêtes lettres dont il est peu avare. Cette lettre fut encadrée et appendue toute vive dans la salle à manger de l'industriel chansonnier ; cela avait tout-à-fait bon air ; mais pour être juste, nous devons dire que l'air valait mieux que la chanson.

A cette occasion, le Poncif donna un dîner dans lequel il chanta des couplets de sa façon où il s'intitulait tout bonnement moderne Anacréon.

Cette lettre mémorable et cette affiliation à une société lyrique donnèrent au poète-charbonnier l'habitude douce et consolante de chançonner toutes les phases, tous les petits évènements de sa vie.

Il a déjà publié plusieurs petits volumes ; mais le dernier est sans contredit le plus curieux, en ce qu'il témoigne évidemment des concessions faites à la nouvelle école.

Nourri dans la littérature impériale, il en connaissait tous les détours, élevait des temples à l'adjectif et glorifiait la périphrase.

La forme s'est un peu modifiée, à son insu peut-être, et malgré le cordon sanitaire dont il enveloppait tous les modernes ; cependant le fond est le même. L'amplification, la paraphrase, le lieu commun, lui composent toujours son atmosphère normale ; mais de fréquens voyages à Paris, qu'il habite maintenant tout-à-fait, bien qu'il se fasse imprimer à Bourges, l'ont mis en contact trop intime avec le poison, pour qu'il ait pu échapper entièrement à son influence délétère.

Doné d'une prodigieuse mémoire, caractère frappant et constant du genre entier auquel il appartient, le Ponceif est la citation incarnée. C'est un vocabulaire vivant, un grenier à phrases où tout est amoncelé sans ordre et sans tri. Tous les dictons bourgeois, tous les distiques connus, les axiômes, aphorismes, sentences, proverbes, toutes les épigraphes possibles, que sais-je, tout est emmagasiné sous son crâne, sans qu'il y ait plus de communauté entre lui-même et ce formidable bagage qu'entre l'âne et le sac de blé qu'il porte sur son dos.

Voulez-vous un échantillon de la conversation de notre Ponceif. En voici un :

Il s'assied à la porte d'un café avec son ami Duhamel qui lui offre une bouteille de bière. On les fait attendre. Duhamel s'impatiente.

— *Tout vient à point à qui sait attendre*, dit le Ponceif.

— Sapristi ! garçon, dit Duhamel en voyant arriver la bouteille demandée, vous ne vous pressez pas.

— *Hâte-toi lentement !* glisse en ricanant le Ponceif.

— Te rappelles-tu, mon ami, quand nous étions au collège de Lyon, les bonnes parties que nous faisions ?

— *Cet heureux temps n'est plus ! Les destins et les flots sont changeants ! Autres temps, autres mœurs.*

— A propos, j'ai été à la chambre aujourd'hui avec M. de Lariboissière qui m'a emmené dans sa voiture ; un comte, rien que ça !

— *Le premier qui fut roi fut un soldat heureux !*

— Thiers, Odillon Barrot et Lacrosse ont parlé, et joliment ; Guizot a voulu répondre, mais il a été bien faible.

— *Que vouliez-vous qu'il fit contre trois ?*

— Tu sais, il a voulu être concis ; on ne le comprenait pas.

— *J'évite d'être long et je deviens obscur.*

— Lamartine a parlé aussi ; mais c'était tout au commencement de la séance, et je ne l'ai pas entendu.

— *Pends-toi, brave Crillon !*

— Le parti prêtre relève la tête,

— *Les prêtres ne sont pas...*

— Tiens ! voilà Ballandard ! Bonjour, Ballandard ; assieds-toi donc.

— *Prends un siège, Cinna...*

— Garçon, cria Duhamel, une autre bouteille !

— *Bis repetita placent !* dit le Ponceif.

— Vous êtes donc décidément retiré des affaires et fixé à Paris, dit le nouvel arrivant au Ponceif ?

— Mon Dieu oui, *j'ai dépouillé le vieil homme*, et me voilà vivant à Paris de mes petites rentes, *aurea mediocritas !*

— Sapristi, dit Duhamel, mon tabouret a été remboursé, je crois, avec des noyaux de pêches... Je suis fort mal assis.

— *Et moi*, reprend le Ponceif, *suis-je sur un lit de roses ?*

Et ainsi de suite. Jamais le Ponceif ne lève le moindre lièvre dans la conversation : il approuve, commente, paraphrase, délaie et larde de citations. Toutes les comparaisons vulgaires, toutes les locutions consacrées lui appartiennent : *les enfans sont la ri-*

chesse du fermier, le vin est le lait des vieillards, le cresson de fontaine est la santé du corps ; on marche comme un Basque, on est sot comme un panier, beau comme le jour, triste comme un bonnet de nuit, agréable comme la porte d'une prison, gai comme pinson, heureux comme un roi ou comme le poisson dans l'eau (ad libitum) ; on est fier comme Artaban, doux comme un agneau, bon comme le pain, trempé comme une soupe, sec comme pendu ou comme amadou (au choix), gras comme un moine, maigre comme un clou, franc comme l'osier, pauvre comme Job, sage comme une image, prompt comme la poudre, vif comme le salpêtre, tout uni comme bonjour, etc., etc., etc.

Chaque mot éveille chez lui, non pas une idée, mais un souvenir. Il voit le patriotique Horace à propos de M. Guizot, l'*Art poétique* à propos de la chambre des députés. Grillon dans son ami Duhamel, etc., etc.

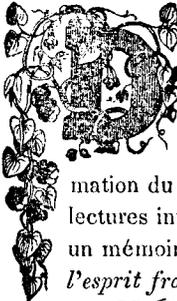
Les gens qui ignorent l'idiome du pays où ils se trouvent, cherchent tous leurs mots dans le dictionnaire ; lui, pour être en communication avec les autres humains, il cherche toutes ses pensées dans sa mémoire, son dictionnaire à lui. Notre Ponceif a une bibliothèque fort bien garnie, sur les rayons de laquelle on peut être certain de trouver : le *Cours de littérature* de Laharpe, un Delille complet, les *Lettres à Emilie sur la Mythologie*, de Demoustier ; toutes les lettres de M^{me} de Sévigné, les œuvres complètes de Marmontel, tout Cicéron, le *Voyage du jeune Anacharsis*, *Télémaque*, les œuvres choisies de Luce de Lancival, Casimir Delavigne, Florian, Voltaire en quatre-vingts volumes ; le *Bon sens du curé Meslier*, les *Ruines*, de Volney ; Bernardin de Saint-Pierre, Parny et Piron, le chevalier de Boufflers, Saint-Lambert et quelques autres. A ceux-ci les places d'honneur ; le reste se case comme il peut.

A l'aide de sa femme, qui n'a guère que trente-cinq ans, et qui est d'une conservation parfaite, le Ponceif s'est considérablement poussé auprès des princes de la littérature. Il en connaît et en pratique un grand nombre. Ce n'est pas qu'il vise à l'Académie, il la dédaigne ; Béranger n'en est pas ! C'est pour l'unique et seul plaisir de pouvoir dire : A. travaille à un drame pour l'Ambigu. — B. me disait l'autre jour : " Tenez, mon cher ami, voici un traité que je viens de signer avec la *Presse*. — J'ai vu C. composer son fameux roman. — D. se lève à telle heure, se couche à telle autre. — E. met toujours de la moutarde dans ses œufs à la coque ! — F. écrit tant de pages tous les jours, etc., etc.

Notre Ponceif débite tout cela avec un petit air de négligence tout-à-fait avantageux, et ne parle jamais des ouvrages de ses amis qu'avec des réticences et des mines mystérieuses très propres à faire croire qu'il n'y est pas étranger. Peu s'en faut même, quand le drame ou le roman vient à éclore, qu'il ne dise *notre roman, notre drame*, ce qui ne manquerait point de l'acheminer à dire bientôt *mon drame, mon roman*.



INFLUENCE DE L'ESPRIT FRANÇAIS SUR L'EUROPE.

 LE DIMANCHE 24 mai, l'Institut historique a tenu son douzième congrès. M. le baron Taylor présidait cette séance, qui avait attiré une assemblée brillante. Après le compte-rendu des travaux de la société, le rapport des prix et la proclamation du nom des auteurs couronnés, il a été fait plusieurs lectures intéressantes. On a surtout remarqué et applaudi un mémoire sur cette question : *Quelle a été l'influence de l'esprit français sur l'Europe depuis deux siècles?* L'auteur, M. Émile Deschamps, qui sera un jour de l'Académie, après avoir établi que la *sociabilité* est l'essence même de l'esprit français, et que de là sont nés en nous le besoin d'égalité et le sentiment de tolérance, traits caractéristiques de notre physiologie morale, développe ainsi les caractères de l'influence visible que notre esprit a exercé et exerce en Europe depuis deux siècles.

Le besoin de vivre en société, le désir de relation rend les gens, à leur propre insu, bienveillants et disposés à l'affection ; or, les sentimens prennent assez vite leur niveau dans les cœurs ; on donne en général ce qu'on reçoit : on exercera donc sur les autres la sympathie qu'on éprouve soi-même. La passion devient puissance. C'est ce qui arrive à la France avec les autres peuples.

Poussé par son instinct de sociabilité, elle les a de tout temps applaudis ou secourus. Elle a royalement accueilli leurs infortunes comme leur talens. Elle a été la grande hospitalière de l'Europe. Paris n'est pas seulement la capitale de la France, il est la patrie de tous ceux qui n'en ont plus : princes déchus ou citoyens opprimés. Il est pour les arts la ville universelle. Ce n'est que dans ses théâtres, dans ses musées, dans ses conservatoires, dans ses journaux, que les arts trouvent la consécration de leurs triomphes dont ils doutent jusque-là, parce que lui seul possède à la fois le goût sévère et l'enthousiasme, et qu'un mot tombé de sa bouche ou de sa plume a mille échos qui le ramassent et l'emportent dans toutes les directions.

Paris est le champ clos des talens. La victoire
N'est belle nulle part comme chez nos Français ;
Leur silence est l'oubli, leur suffrage est la gloire ;
Londres n'a que de l'or, Paris a le succès.
L'opinion attend qu'il ait jugé pour croire ;
Et dans cette autre Athènes un nom proclamé roi
Peut aller par le monde, et dire à tous : C'est moi !

Remontons un peu notre histoire. Que de souverains malheureux ou de grands potentats ont trouvé en France un asile ou des secours, ou y ont cherché une école, ou y ont apporté de glorieux hommages !

L'empereur Connène, venant de Byzance prosterner l'empire d'Orient devant le trône de Charles V, et implorant la protection du roi, très chrétien contre les musulmans victorieux ;

Le pape Clément V, se faisant couronner à Lyon, au grand déplaisir des Italiens, comme une réponse à Charlemagne qui s'était fait couronner à Rome ; et promettant bientôt à Philippe-le-Bel de fixer à jamais le saint-siège dans Avignon, au cœur de la France, de manière que la ville éternelle, jadis déshéritée par Constantin de l'empire temporel du monde, allait encore l'être de l'empire spirituel, en l'honneur de la France ;

Puis les successeurs de Clément V, pendant soixante-douze ans décorant Avignon des chefs-d'œuvre de l'architecture et de la peinture, et préluant ainsi, au milieu de nous, aux merveilles du pontificat de Léon X ;

Plus tard, Christine de Suède, à Fontainebleau, Jacques II d'Angleterre, à Saint-Germain, Stanislas de Pologne, à Nancy, abritant leurs fronts découronnés sous la fraternelle protection de nos rois !.. Le czar Pierre 1er, l'empereur Joseph II venant chercher à Versailles et à Paris des conseils et des exemples !.. et, si l'on arrive à nos jours, on renoncera même à indiquer les hommes célèbres de toutes les célébrités, ou malheureux de tous les malheurs, à qui la France a donné un pavois ou un refuge.

C'est ainsi que la France, bienveillante et généreuse, parce qu'elle était avant tout sociable, est devenue sympathique aux nations, et a puisé dans cette sympathie sa plus grande force d'influence, qui a survécu à celle de ses victoires dont le souvenir et les effets ne peuvent pas périr. Nous avons semé nos idées avec notre sang dans toutes les contrées de l'Europe, et de tous les coins de l'Europe on vient encore, par des élans sympathiques, les recueillir sur notre sol. Et c'est pourquoi les cours et les villes étrangères les imitent sans cesse dans les objets les plus futiles comme dans les choses les plus sérieuses, dans les modes comme dans les systèmes. Des esprits chagrins chez nous, ou envieux chez les autres, ont quelquefois ri de pitié à voir la capitale de Louis XIV et de Napoléon occupée... à quoi?... à fabriquer et à expédier des coiffures pour l'Autriche, l'Angleterre et la Russie... Ils ne s'aperçoivent donc pas que tout en imposant les chapeaux, nous gouvernons les têtes ?

Après notre force de sympathie vient notre langue comme autre moyen d'influence et d'esprit français, et celui-là est d'une puissance incalculable. Les idiomes, par une opération mystérieuse et providentielle, forment tous leur syntaxe d'après le caractère des peuples et les besoins des temps et des lieux. Notre esprit de sociabilité, qui avait besoin d'une communication prompte, d'une manifestation nette de la pensée, a donc secrètement doué la langue française de la clarté et de la rapidité par le sens précis de ses mots et la construction logique de ses phrases : avantages qui ne se trouvent qu'à des degrés bien moindres dans toute autre langue. Mais l'élaboration a été lente pour arriver au perfectionnement complet. Commencé presque sous Charlemagne, ce travail énorme ne s'est guère achevé que sous Louis XIII, et, chose remarquable, c'est depuis ce dernier règne que l'influence de l'esprit français se fait sentir sur l'Europe ; tant une langue comme la notre est le puissant instrument d'action d'un peuple sur les autres nations !

Dans les premiers siècles de la monarchie, le latin était la langue générale du royaume, témoignage vivant de la conquête des Romains; car toutes les fois que la victoire permettait au peuple roi d'imposer le joug de sa domination, il imposait aussi celui de son idiome. Peu à peu de la langue latine corrompue sortit un nouvel idiome que caractérisèrent des formes et des règles essentiellement différentes: ce fut la langue romane qui devint la langue usuelle de presque toute la France et de plusieurs parties de l'Espagne et de l'Italie. Après la division des états de Charlemagne, cet idiome continua d'être, sous la dénomination de langue d'oc, la langue des provinces du midi de la France actuelle; il a été illustré par les poésies des troubadours et surtout par Clémence Isaure; et après un assez lourd sommeil, il vint d'être, depuis quelques années, réhabilité glorieusement par le poète Jasmin.

Les provinces du Nord altérèrent, par des modifications diverses, l'idiome jadis commun, qui avait pris chez elles la dénomination de langue d'oïl; et ces modifications produisirent l'ancien idiome français, qui est enfin devenu la langue française de Malherbe et de Bossuet.

Arrivée à son degré de perfection, elle fut bientôt et elle est demeurée la langue de la diplomatie européenne et de la conversation de toutes les cours et de tous les gens bien élevés. La diplomatie la préféra pour sa lucidité sans égale, pensant avec raison que c'était bien assez de l'ambiguïté intrinsèque des protocoles, sans y joindre encore les obscurités du langage; la conversation la choisit à cause de sa rapidité merveilleuse et de ses constructions si logiques, qu'on n'a pas besoin d'attendre la fin d'une phrase pour en comprendre le sens et pour couper la parole à son interlocuteur, ce qui épargne bien du temps toujours, et bien de l'ennui souvent. Puis, les écrivains de génie et les chefs-d'œuvre se multiplièrent si vite, à si courts intervalles, dans tous les genres, que la langue française dut être adoptée comme la première langue littéraire du monde moderne; gloire qu'elle ne perdra pas de sitôt, car notre littérature et notre poésie actuelles sont encore, et de beaucoup, les plus belles de l'Europe.

Si Pierre-le-Grand était venu au sein de la France même étudier nos lois, nos arts et nos mœurs, l'impératrice Catherine II voulut avoir à sa cour la plupart de nos beaux esprits. Et cette migration est un des chapitres des plus curieux et des plus intéressants de notre histoire littéraire et une des manifestations les plus éclatantes de l'influence de l'esprit français à cette époque.

Une preuve plus forte encore de cette influence fut donnée dans le même temps par le grand Frédéric. Il appela vers lui un seul de nos hommes de lettres; mais c'était Voltaire qui, disait-il, écrivait comme un ange et avait de l'esprit comme Satan.

Frédéric fit bâtir, tout exprès pour recevoir son hôte, le charmant palais de Sans-Souci.

Il n'y avait là que deux chambres à coucher; dans l'une, le lit du roi et sa bibliothèque toute française... on peut la voir encore l'autre à l'extrémité de ce palais-pavillon, s'appelait chambre de Voltaire. Une salle, qui séparait les deux chambres, servait à réunir les deux habitans: c'était la salle à manger, où l'on ne buvait que du vin de Champagne et quelques autres meilleurs vins de France, à la santé de la poésie et de la philosophie françaises. C'est là, en présence du poète français, qu'il recevait les princes d'Allemagne et créait un royaume; c'est là qu'il disait en français: "Si j'étais roi de France, il ne se tirerait pas un coup de canon en Europe sans ma permission."

Il n'y a pas en Europe une seule bibliothèque où l'on ne trouve

des livres français; et il y a beaucoup d'étrangers qui n'ont eu leur gloire littéraire que dans la langue française: le même grand Frédéric, Christine de Suède, Goldoni, le prince de Ligne, etc., l'impératrice Catherine, qui n'a fait imprimer ses pensées qu'en français. Et de nos jours le poète célèbre, le grand ministre de l'Espagne, M. Martinez de la Rosa, dont la France avait accueilli la noble proscription, a glorieusement payé notre hospitalité en illustrant encore notre langue par d'admirables inspirations, dignes sœurs de celles dont il a honoré sa langue maternelle,

Cette universalité de la langue française, due seulement à la sympathie et à l'admiration, est un honneur presque sans exemple, mais nous a rendus très paresseux pour apprendre les langues étrangères, ce qui est moins honorable. Un bon nombre de nos compatriotes s'est habitué à croire qu'il n'y a plus d'autres langues et qu'un français peut se faire entendre dans les plus petits hameaux des contrées les plus reculées. Ceci est d'une fatuité d'ignorance qui va quelquefois jusqu'au burlesque; par exemple, dans l'anecdote que voici: "Lors des dernières guerres de l'Empire, avant la campagne de Russie, un sergent de la ligne, chargé de faire préparer le déjeuner du colonel qui était en route avec le régiment, se présente une heure d'avance à la porte de l'auberge d'un village, dans le nord de l'Allemagne, et appelant le maître du lieu, il commande à haute et intelligible voix, en français un poulet rôti, une omelette au lard et une salade de laitue. L'aubergiste ne répond rien et ne fait aucun mouvement. "Il est donc sourd," dit le sergent, et il recommence à crier à tue-tête, et en articulant vigoureusement: "Je vous demandé une salade de laitue, un poulet rôti et une omelette au lard!" Rien encore. Le sergent croit que l'aubergiste, se moque de lui, et il tirait déjà son sabre quand le pauvre diable lui fait enfin comprendre qu'il ne comprend pas.— "Sont-ils bêtes dans ce pays-ci, reprend le sergent; depuis quatre ans que je suis en Allemagne, ils ne savent pas un mot français!"

Veut-on se rendre compte de notre production littéraire? Il y a tels de nos auteurs qui sont joués trois cents fois par soirée hors de France; et il y a tels de nos feuilletons qui sont lus chez l'étranger, tous les matins, par cinq cent mille personnes, dans quatre mille localités à la fois.

Chaque semaine, les produits de nos imprimeries se décalquent par centaine de volumes, et enrichissent et illustrent littérairement tout un royaume par la contrefaçon des œuvres de nos écrivains.

Chaque mois, des vaisseaux partent d'Anvers tout chargés de ces contrefaçons qu'ils vont verser sur tous les rivages.

Comment les idées françaises ne régneraient-elles pas sur l'Europe et même sur tout le globe civilisé?

Et cependant, qui ne frémirait à la vue d'un pareil cataclysme de papiers écrits? La presse, comme la langue d'Esop, dont elle représente la multiplication à l'infini, est ce qu'il y a de meilleur et ce qu'il y a de pis. Quelle littérature de pacotille, sans goût, sans raison, sans moralité, doit se trouver mêlée, dans cette colossale exportation, aux plus nobles productions du génie! Que tous nos écrivains se pénétrèrent donc bien de l'importance de leur mission! Un mauvais livre fut de tout temps une des plus mauvaises actions qu'on puisse commettre, parce que c'est du poison qui circule. Qu'est-ce donc, lorsque la publicité est devenue si énorme? Le succès de notre littérature est une effrayante responsabilité pour nos hommes de lettres...; qu'ils prennent bien garde de n'être jamais coupables de talents et tachés de gloire!

Mais n'accordons pas une importance trop étendue à l'esprit du mal en littérature. Depuis deux cents ans, bien des livres dange-

reux sont sortis de France pour courir l'Europe en tout sens, et s'ils y ont causé quelques troubles passagers et des maux individuels, les sociétés n'ont pas été corrompus... Il y a dans les masses une raison collective qui rejette ce qui est immoral ou insensé ; la bonne presse est l'antidote continuel de la mauvaise, et il ne reste, en définitive, que ce qui doit rester. Le bon grain est le seul qui germe et prospère long-temps.

Et pour preuves, regardons autour de la France les résultats politiques et sociaux accomplis depuis le milieu du dix-septième siècle jusqu'à nos jours :

La Russie entrée soudainement et miraculeusement dans la voie de sociabilité, premier pas qui la forcera de faire les autres :

Les auto-da-fé complètement éteints sur la terre classique de l'inquisition ;

Les persécutions catholiques calmées en Italie, et les persécutions protestantes apaisées en Allemagne ;

Les Israélites affranchis d'un joug barbare, dans la moitié des états civilisés ;

L'empire féodal d'Allemagne aboli ;

La Turquie amenée à des sentimens de justice et d'humanité ;

L'Espagne, le Portugal, la Belgique, et plusieurs états d'Allemagne organisés ou s'organisant en gouvernemens représentatifs, avec les principes de tolérance et d'égalité ;

L'Angleterre ayant effacé les inégalités politiques qui, sous prétexte de religion, défiguraient sa constitution ; et, s'occupant aujourd'hui, par la médiation d'un ministre de génie, d'y faire pénétrer le principe de l'égalité proportionnelle de l'impôt, avec l'appât de la liberté commerciale ;

Les dogmes de la tolérance et de l'égalité, s'agitant dans toutes les têtes de la jeune Italie...

Et partout l'amour des choses d'art et le culte de l'intelligence.

Voilà ce qui est... et tels sont les effets de l'influence de l'esprit français sur l'Europe depuis deux siècles.

A quoi il faut ajouter que le mot d'ordre de l'opinion en toutes

choses part de la France, et que Paris donne le bon ton et le bon goût à toutes les capitales.

Tous ces résultats sont loin d'être complets ; d'autres progrès sont à peine en germe... ; mais la pensée française est déposée dans le cerveau de l'Europe... La gestation sera plus ou moins longue, plus ou moins entravée ; mais toute pensée se fait acte, un jour, attendons...

Les chemins de fer hâteront de beaucoup le moment de la délivrance. On entend dire quelquefois qu'ils sont le produit et le témoignage d'un siècle tout industriel, tout matériel.—Quelle aberration !—Depuis quand l'intelligence n'est-elle plus la reine de la matière ? Accroître le domaine de la matière, c'est donc agrandir le royaume de l'intelligence et lui donner de nouveaux sujets. Au bout du compte, les chemins de fer transporteront et répandront plus d'idées que de marchandises.

Et l'action de la France ne se bornera pas à l'Europe. Voyez l'Egypte, reconnaissante de la guerre que le général Bonaparte lui a faite, nous envoyer ses enfans, que nous lui rendrons imbus de la pensée et des mœurs françaises.

Voyez l'Algérie, que nous civiliserons par la conquête, car les soldats de l'Europe sont les premiers missionnaires chez les peuples barbares. Seulement, ils ne se doutent pas de l'œuvre qu'ils accomplissent : ils ne croient que faucher, ils sement.

Un mot encore :

Le monde antique a eu trois villes dont le nom et le souvenir ne mourront jamais : Jérusalem, le berceau des religions ; Athènes, le temple de l'intelligence ; Rome, le trône de la domination. Ces trois villes représentant l'amour, la lumière et la force, sont comme le symbole temporel et palpable de la trinité divine.

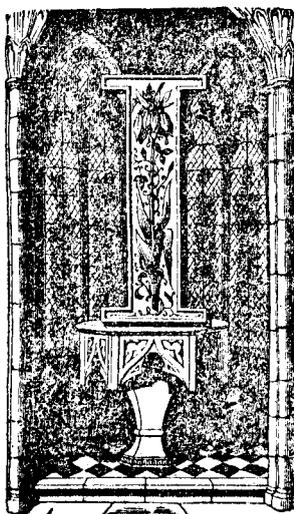
Eh bien ! il nous semble que Paris, dans l'ère moderne, a aussi quelque chose de providentiel et de mystique ; il est peut-être la Cité-Verbe chargée de faire entendre la parole civilisatrice à tous les peuples de la terre.

ÉMILE DESCHAMPS.



UNE GUERRE AUX ÉTATS-UNIS.

Un ancien aide-de-camp du général Jackson, Français d'origine, mais depuis long-temps naturalisé Américain, et devenu aujourd'hui ambassadeur des États-Unis près d'un grand royaume continental, nous communique le récit qu'on va lire d'une guerre dont les détails, quoique très curieux, sont pour ainsi dire inconnus en Europe. Le narrateur ayant été à la fois témoin et acteur dans les exploits qu'il raconte, on peut regarder les tableaux qu'il fait passer sous nos yeux comme une page d'histoire des plus curieuses et des plus exactes. Nous ajouterons qu'on y trouve en outre tout le charme des romans de Cooper.



Il est rare que le lecteur comprenne les descriptions de champs de bataille qui pullulent dans les pages de Tite Live et des historiens qui, comme lui, n'ont pas eux-mêmes une idée nette et précise des lieux qu'ils cherchent à peindre. Ils ressemblent à ces paysagistes qui, au lieu de réfléchir sur la toile les scènes de la nature, telles qu'elles apparaissent avec leurs teintes variées, leurs accidens merveilleux d'ombre et de lumière, se sont fait une nature de convention que personne ne reconnaît dans leurs tableaux, parce que nulle part, elle n'est ainsi apparue. Mais Xenophon, Thucydide, César, chez les anciens.— Joinville, Villehardouin, Bernard Diaz de Castille, au moyen-âge.— Frédéric et Napoléon, de nos jours, conduisent le lecteur sur le champ de bataille. Il a sous les yeux le défilé étroit—surplombé de rochers inaccessibles ; il gravit la montagne ; ici, il voit surgir ce pont qui subjuguait la Germanie ; là, celui que le Danube irrité ébranle, brise et roule en débris épars sur ses flots écumans ; il entend les pas mesurés de la phalange,— les cris des légions triomphantes ; frappé d'étonnement et de terreur, il écoute le tonnerre de mille canons grondants sur les plaines d'Austerlitz.

Ne pouvant joindre, à ces fragmens, le tracé de l'excellente carte du théâtre de la campagne d'Orléans, qui se trouve dans l'ouvrage du major Lacarrière Latour (1), je décrirai le théâtre des événemens, des lieux, qu'une résidence de vingt années m'ont rendus familiers, sans trop enfler ce récit, j'espère, et de manière cependant à faire comprendre facilement les opérations que j'ai entrepris de narrer.

La Nouvelle-Orléans est située sur la rive orientale du Mississipi, à quarante lieues du golfe du Mexique, en suivant les sinuosités du fleuve, mais à moins de trente lieues à vol d'oiseau. Elle est bâtie sur une étroite langue de terre, resserrée entre le fleuve et le lac Pontchartrain. Les terres propres à la culture ne s'étendent guère au delà d'une lieue du fleuve, à angle droit de son cours. En 1814, la ville n'embrassait, en largeur, qu'un mille de cet espace. Entre la dernière des rues (de celles parallèles au

fleuve) et la forêt, se trouvait un espace défriché, mais non cultivé de moins d'un mille. La forêt n'est que la continuation de celle qui couvre tout le pays ; elle s'approche plus ou moins de la ville et des habitations riveraines, selon l'étendue des défrichemens. Cette forêt du côté des lacs, qui se prolonge jusqu'à plus de cent vingt lieues de la mer, forme une ligne irrégulière bordée, dans toute son étendue de *prairies tremblantes*. Ce sont des commencemens d'alluvion que le fleuve n'avait pas encore suffisamment recouverts de son limon pour les rendre propres à la crue d'arbres de haute futaie, à l'époque où l'homme en arrêta les débordemens périodiques par des digues.

Ces *prairies tremblantes* (ainsi nommées dans le pays à cause du tremblement que le pas le plus léger y imprime à la surface) sont semées de petits lacs et sillonnées par des *bayous* qui se déversent tous dans les lacs. La forêt, en général, n'a pas plus de trois milles de largeur ; et le marais, qui la cotoie, s'étend rarement au delà de cinq lieues. À l'est de la Nouvelle-Orléans, la prairie est traversée par le *bayou Saint Jean*, qui, coulant du nord au sud, parallèlement à la ville, dans une distance de deux lieues, tourne brusquement à l'est, pour se déverser dans le lac Pontchartrain, à trois heures de la ville. Un canal navigable conduit les eaux du Saint-Jean dans un vaste bassin au centre de la cité. L'embouchure de ce *bayou* était défendue par un fort délabré, mal situé, et hors d'état de tenir deux heures sous le feu de quelques canonniers.

Un autre *bayou*, nommé le *Chef menteur*, prenant naissance dans la *prairie tremblante*, traverse, dans toute sa longueur, une péninsule qui s'avance trois lieues dans le lac Pontchartrain. Il est frangé, sur ses deux rives, par une étroite lisière de bois, et, çà et là, par des habitations de peu d'étendue. Cet estuaire se jette aussi dans le lac. Il y avait à son embouchure un fort, également incapable d'une résistance un peu prolongée. Le bataillon des volontaires urbains stationnait au *bayou Saint-Jean*, et un corps d'hommes de couleur libres campait au *Chef menteur*.

Le lac Pontchartrain communique avec le lac Borgne, dont les Anglais étaient maîtres, par le *Rigolet*, détroit par lequel ne pouvaient passer les grands vaisseaux de guerre : cette passe importante, la véritable clef de notre position, était défendue par deux forts d'assez bonne construction, armés de pièces de gros calibre, dont les feux se croisaient. La garnison, composée d'une compagnie de troupes de ligne, d'un bataillon de marins, d'un détachement de contrebandiers de Lafitte, était sous les ordres d'un officier d'une valeur éprouvée, connaissant toute l'importance de ce poste et déterminé à le défendre à outrance.

(1) Publié à Philadelphie, en 1815, par M. Carey, 1 vol. grand in-30.

La rive occidentale du fleuve offre la même configuration, les mêmes accidens de terrain que celle de la rive orientale ; avec cette seule différence que le lac Barataria, par son peu de profondeur, est d'un accès beaucoup plus difficile que le lac Borgne. Il communique avec un petit lac, où se déversent de nombreux bayous, par un détroit nommé les *Petites Coquilles*. Cette passe était aussi défendue par un fort ; mais comme ce retranchement ne pouvait être attaqué que par de très petites embarcations, une seule compagnie en formait la garnison.

C'était dans le but de diriger une seconde attaque, simultanément avec celle de la grande expédition, que les Anglais avaient voulu acheter l'alliance des Lafitte. Ces deux contrebandiers connaissaient toutes les passes.

Eux seuls pouvaient démêler ce réseau de bayous, qui se croisent, entrent dans les lacs, en sortent, y reviennent, en sortent encore, et conduire, pilotes expérimentés, une flotille jusqu'aux *Petites Coquilles*, à travers un estuaire unique caché par des joncs et tapissé, dans tout son cours, de nénufars à feuilles géantes.

J'ai dit avec quelle indignation ces contrebandiers rejetèrent les offres par lesquelles des *hommes d'honneur* voulurent tenter la fidélité de ceux qu'ils appelaient, sans doute, des *hommes de rien*.

A cinq lieues au dessous de la ville, dans un endroit nommé le *Détour des Anglais*, le fleuve se tourne soudainement du sud au nord, comme s'il allait commencer un cours rétrograde, puis, reprend, par une longue courbe vers l'est, sa direction au sud. Le vent qui porte les navires jusqu'à ce détour leur devient alors contraire. Là (avant l'usage des remorqueurs à vapeur), ils attendaient souvent des semaines entières qu'ayant fait le tour de la boussole, le vent leur fût devenu favorable. Il y a, à l'extrémité inférieure de ce détour, des fortifications inachevées sur chacune des rives du fleuve, Elles étaient occupées par des troupes d'une division de milice louisianaise, commandée par le général Morgan.

Le plan du général Jackson était de marcher contre l'ennemi, de l'attaquer, soit dans sa marche, si le général Keane, sans laisser ses troupes se reposer, se dirigeait sur la Nouvelle-Orléans en abandonnant ses communications avec la flotte, et en laissant sans direction le détachement que lui amenait la flotille ; soit en le surprenant dans ses bivouacs, au milieu du désordre qu'amène toute halte faite par des soldats exténués de faim et de soif, qui se trouvent, soudainement, au milieu de l'abondance d'alimens et de boissons fortes.

Ce plan signalait l'homme de guerre, nourri de bons principes ; il offrait de grandes chances de succès. Dans tous les cas, il annoncerait à un ennemi entreprenant, un adversaire prompt à prendre l'initiative des mouvemens. L'ordre fut expédié au général Morgan de porter toute sa division sur la rive orientale du fleuve, de marcher à l'ennemi, en s'éclairant par de nombreux tirailleurs, et de ne pas montrer la tête de sa colonne, avant d'avoir appris, par le bruit de l'artillerie, que les deux armées en étaient aux mains ; mais alors, d'attaquer vivement tout ce qui s'opposerait à lui. Le commodore Patterson, qui commandait nos forces navales sur le Mississipi, eut pour instruction de suivre l'armée, en laissant dériver la *Caroline*, sloop de guerre de dix-huit canons, de manière à la maintenir toujours dans une position parallèle à celle de notre colonne d'attaque, et d'agir en vue de l'ennemi, d'après les ordres ultérieurs qu'il recevrait.

Le canon d'alarme avait répandu dans toute la ville la nou-

velle de l'approche de l'ennemi. Au premier moment, il se manifesta quelque désordre ; des groupes se formèrent ; des femmes échevelées coururent dans les rues, y répandant l'épouvante par leurs cris. Jackson monta à cheval et parcourut, accompagné de son état-major, la cité et les deux faubourgs. Il parla aux femmes qui l'entourèrent bientôt, avec cette sérénité d'âme que donne la conscience de la force et de la capacité. " Rentrez dans vos maisons, Mesdames, allez y remplir les solennels devoirs de femmes qui ont pour défenseurs leurs pères, leurs époux, leurs frères, leurs fils ; préparez des secours pour les blessés. Point de lâche terreur ! vous êtes les mères, les épouses, les sœurs de braves ! Montrez-vous dignes d'eux ? Je vous promets que dans cette ville, dont la patrie m'a confiée la garde, vous ne verrez d'habits rouges que sur des prisonniers."

L'autorité de sa parole brève, sévère, mais persuasive, était déjà telle que les groupes se dispersèrent aux acclamations mille fois répétées, de : *Vive Jackson, vive le vieux Hickory ! (Hourrah for Jackson ! Hourrah for old Hickory !*

Tout rentra dans l'ordre. On n'entendit plus dans les rues que les tambours battant le rappel, et le pas mesuré des compagnies se rendant sur la place d'armes pour y recevoir des cartouches.

A six heures du soir, tous les corps campés dans un rayon de huit milles, dont la Nouvelle-Orléans était le centre, se trouvaient réunis, n'attendant plus que l'ordre de marcher. Pour la première fois les habitans de la Nouvelle-Orléans virent défilér les milices du Tennessee, les carabiniers à cheval du général Coffee et les volontaires de Carol. Ces corps avaient fait toute la guerre de la Floride, et partout s'étaient signalés par une froide intrépidité et une sévère discipline. Le général Jackson arriva bientôt au milieu des troupes. Les Ténéséens le saluèrent par de bruyans hourrahs. Il sourit en voyant l'ardeur martiale qui brillait dans tous les regards, Il passa lentement sur le front de bandière de la ligne, parla à chaque corps ce langage qui portait toujours dans les cœurs le pressentiment du succès.

Les citoyens d'une ville commerciale, presque tous étrangers au métier des armes, allaient en peu d'heures se trouver en présence de ces vieilles bandes, de ces mêmes régimens écossais, qui plus tard, au Mont-Saint-Jean... Mais Waterloo n'était alors qu'un décret dont la destinée n'avait pas encore confié l'exécution à la fortune !... Ils allaient attaquer dans leur camp ces vétérans éprouvés par tant de batailles contre les soldats de Napoléon, ces guerriers endurcis aux fatigues par six campagnes en Espagne et en Portugal... Et, cependant, on n'entendait, dans leurs rangs, que clameurs, que cris d'impatience, appelant le signal du départ.

Les Louisianais et leurs frères de l'ouest se saluaient de l'air de gens qui disent : " Nous allons bientôt mieux nous connaître, lorsque nous aurons combattu ensemble sous ces nobles couleurs."— Les volontaires urbains montraient avec orgueil le drapeau que les dames d'Orléans venaient de leur présenter, brodé de leurs mains. Les *riflemen* agitaient fièrement des bannières, déchirées par les balles, ternies par la fumée des batailles.

Le général Jackson ne crut pas qu'il fût prudent de laisser la ville sans défense, pendant le combat qu'il allait livrer. Il se pouvait, en effet, que la brigade débarquée au *Bayou Catalan* n'eût été destinée qu'à distraire son attention, tandis que l'armée anglaise, après avoir forcé la passe du *Rigolet*, arriverait à la Nouvelle-Orléans sans rencontrer d'obstacles, ni sur le chemin du *Bayou Saint-Jean*, ni sur la route du *Chef menteur*. Ce raisonnement était spécieux. Mais quelques critiques militaires ont

pensé que Jackson donna trop de poids à ces conjectures, que, déterminé qu'il était à porter un coup soudain, inattendu, à son adversaire, il aurait dû l'attaquer avec toutes ses forces réunies et confier pour quelques heures à la fortune le sort de la Nouvelle Orléans. Cependant le général, cédant à cette prévision de sa prudence, laissa le général Carol, avec toute sa division, sur la place d'armes, avec ordre de s'y tenir prêt à se porter partout où les circonstances l'appelleraient.

Plusieurs militaires expérimentés ne partageaient pas la confiance avec laquelle Jackson se préparait à conduire l'armée que son génie, son activité, avaient improvisée en peu de jours, contre des soldats aguerris et disciplinés. Ils craignaient un premier choc entre des milices à peine organisées et les vieilles bandes de la Péninsule.

Dans l'état social actuel il semble nécessaire aux nations d'éprouver, à des intervalles qui ne soient pas trop longs, des paroxysmes de cette maladie appelée la guerre, pour entretenir, chez l'homme civilisé, les instincts pugnaces de l'homme de la nature. S'il est vrai comme on l'assure, qu'il suffise d'une paix de vingt-cinq ans, pour enlever de la scène active presque tous les individus qui ont pris part à une guerre, quelle qu'ait été sa durée, dans les états mêmes où des armées permanentes conservent et transmettent les traditions militaires, combien plus grande avait nécessairement dû être l'influence d'une longue période pacifique chez un peuple dont l'armée, licenciée tout à la fois, était rentrée soudainement dans la vie civile ? Les annales des temps anciens et modernes sont pleines d'exemples qui prouvent que les races les plus belliqueuses ne sont pas exemptes de l'énerveration de ces heureuses époques qui ne fournissent pas de grands événements aux historiens.

Cette ardeur martiale d'une jeunesse effervescente et téméraire se maintiendrait-elle sous le feu meurtrier de la terrible infanterie contre laquelle l'impétuosité française était si souvent venue se briser ?

Telles étaient les graves problèmes que la fortune et le génie de Jackson allaient résoudre, en quelques heures, sur la rive orientale du grand fleuve.

Au signal, si impatientement attendu, l'armée se mit en marche, la cavalerie en avant, l'artillerie au centre. La *Caroline*, ralentissant ou accélérant son sillage, selon le pas de la colonne, descendait le fleuve avec son pavillon déployé. Il était déjà nuit, lorsque nous découvrîmes, aux feux des bivouacs, l'armée anglaise campée sur l'habitation Villeré, sa gauche appuyée au fleuve, son centre en arrière d'un fossé peu profond et d'une palissade de forts piquets enfoncés dans la terre. Mais sa droite était en l'air, parce que, entre l'extrémité de cette droite et la forêt, il y avait un espace de terrain découvert partout accessible à l'infanterie et même à la cavalerie.

Voici le plan d'attaque du général Jackson :

Le général Coffée eut ordre, après avoir fait mettre pied à terre à ses *riflemen* et laissé seulement quelques hommes à la garde des chevaux, de se diriger, à travers un terrain coupé de fossés et d'enclos, vers la forêt ; de s'établir à cheval sur le sentier par lequel l'ennemi s'était rendu au fleuve ; puis de tourner la droite de l'ennemi, de donner tête baissée sur tout ce qu'il rencontrerait devant lui, jusqu'à ce qu'il eût rejoint notre gauche ; mais d'attendre, avant de commencer ce mouvement, que le feu de la *Caroline* eût cessé, et que celui de notre mousqueterie se fût fait entendre.

Notre gauche ainsi détachée, le reste de l'armée formait une ligne parallèle au front de l'ennemi, tel que nous l'indiquaient ses feux.

Le 7^e de ligne à notre droite, le 48^e et le bataillon des hommes de couleur libres au centre, les volontaires de la Nouvelle Orléans à gauche et l'artillerie, en batterie, sur la grande route, soutenue par un corps de la marine.

L'ordre de bataille dans lequel allaient se heurter les deux armées offrait cette particularité singulière, que chacune d'elles présentait une aile que n'appuyaient ni retranchemens, ni accidens de terrain, ni obstacles naturels.

Les manœuvres de la *Caroline* inquiétaient les Anglais. Ce bâtiment, d'une construction plus fine que celle ordinaire aux vaisseaux de commerce, avec sa mâture élancée, ses longues vergues effilées, qui avait jeté l'ancre, de manière à présenter son travers dans la direction du feu des bivouacs, et qui ne répondait point aux interpellations répétées des troupes, que la curiosité avait attirées sur la digue, fixait tous les regards. Nous entendions distinctement, cachés derrière une étroite lisière de cannes à sucre, qui s'étendait entre notre ligne, et celle des bivouacs ennemis, les soldats se dire entr'eux : " Ce navire doit être chargé de farine, il faut le forcer à s'approcher de terre, lui prendre les provisions qu'il a, sans doute, à bord." Tandis que d'autres soutenaient que ce bâtiment leur paraissait suspect ; qu'il fallait lui jeter quelques congrèves pour le forcer à amener.

Il était près de neuf heures. Le plus grand silence régnait, excepté parmi les groupes assemblés sur la digue. A bord de la *Caroline*, l'équipage, sans paraître s'occuper de ce qui se passait à terre, avait ferlé les voiles, et laissé tomber deux autres ancres, pour ne pas dériver sous la force du courant. Tout à coup, les sabords s'ouvrirent et les deux armées entendirent ces mots, prononcés d'une voix de commandement : "*Boys ! give them this for the honour of America.*" (Mes enfants ! envoyez-leur cette bordée en honneur de l'Amérique.)

Ces paroles avaient à peine retenti, que le pont fut éclairé par la lueur de toute la bordée de tribord du sloop de guerre. La mitraille, dirigée sur la digue, et prenant en écharpe toute la ligne des bivouacs, porta le désordre et la mort dans le camp anglais. L'ennemi n'avait rien à opposer à cette terrible batterie flottante, hors de l'atteinte de la mousquetterie. On lança bien contre elle quelques congrèves ; mais il est impossible de pointer ces missiles avec justesse ; et, dans cette occasion, les fusées prirent une direction si divergente du but, que l'équipage les salua par des hurrahs dérisoires. Les officiers anglais n'avaient d'autre parti à prendre, dans cette circonstance, que d'ordonner aux troupes de s'abriter contre cette grêle de boulets et de mitraille, derrière la digue. Le feu inutile de la mousquetterie cessa, et l'on n'entendait plus que les détonations du canon de la *Caroline*, mêlées aux gémissements des mourans et des blessés, lorsque le général Jackson, s'étant aperçu que les bivouacs étaient abandonnés, et que les boulets du sloop ne pouvaient atteindre les troupes, couchées à plat ventre derrière la digue, fit parvenir au commodore Patterson, par un officier de marine qui se tenait dans une légère embarcation proche de la rive, l'ordre de cesser le feu, afin que, profitant du désordre qui régnait dans le camp anglais, il pût attaquer l'ennemi à son tour.

La canonnade cessa aussitôt. Tout rentra dans l'obscurité, car les feux des bivouacs avaient été éteints afin qu'ils ne servissent pas de point de mire à l'artillerie de la *Caroline*. Au signal

donné par les tambours et la musique militaire, nos troupes s'ébranlent, la gauche, en avant se ployant rapidement vers la digue, à laquelle s'appuyait toute l'armée anglaise, faisant face à la forêt. Ce combat nocturne, cette lutte terrible a été décrite par un officier anglais, acteur lui-même dans ce drame sanglant. C'est lui que je laisse parler : (1)

« Alors commença cette bataille qu'aucune description ne peut peindre distinctement à la pensée, car ce fut une mêlée dont on ne trouve pas d'exemple dans les annales des guerres modernes. Tout ordre, toute discipline avait cessé ; chaque officier anglais, aussitôt qu'il avait réussi à réunir vingt ou trente hommes, se jetait dans les rangs ennemis. Là, on combattait corps à corps. La baïonnette croisait la baïonnette ; le sabre rencontrait le sabre. Dans tout le cours de ma carrière militaire, je ne me souviens pas de scènes semblables à celles de cette nuit. Nous luttions avec la sauvage férocité de Bull-dogues, et plus d'une lame qui n'avait jamais bu le sang, en peu d'instans se rougit jusqu'à la poignée. »

Les Anglais ne pouvant répondre à nos pièces de six et de huit, que par de petits canons de montagne, se formèrent en colonne pour enlever notre artillerie. Le général Jackson, pour la défendre, se mit à la tête d'un détachement de soldats de marine. La plupart de ces braves étaient récemment sortis de l'hôpital, où les avaient retenus long-temps les fièvres automnales, pour marcher à l'ennemi. La présence du chef, son énergie les enleva. La colonne ennemie, chargée par eux de front, et prise en flanc par les milices d'Orléans, battit en retraite, laissant le major Mitchell et deux cents prisonniers entre nos mains—mais le combat se renouvela bientôt avec acharnement. Le général Keane sentait qu'il n'y avait d'espoir de salut pour l'armée qu'en se maintenant dans le poste qu'elle occupait jusqu'à l'arrivée du renfort que lui amenait la flottille ; et le général Jackson, de son côté, comprenait également la nécessité de triompher de cette opiniâtre résistance, avant que la victoire lui fût arrachée par le nombre.

Ce fut alors qu'il éprouva le besoin d'avoir près de lui la division laissée à la Nouvelle-Orléans, convaincu qu'il était que dans peu d'heures, toute l'armée expéditionnaire se trouverait réunie sur le champ de bataille ; car il ne lui restait plus de doute que ce ne fût là où nous combattions, que se dirigerait successivement chaque détachement amené par la flottille. Avant dix heures l'ennemi, malgré la plus vive résistance, avait cédé à nos efforts. Partout il nous abandonnait le terrain et en moins d'une demi-heure, chassé de derrière la digue, il recula de près de deux milles, nous livrant la position où avait commencé l'action, et nous laissant ses blessés. Pendant un instant il y eut un grand désordre dans ses rangs. Tout était pêle-mêle, mais les officiers parvinrent, non sans peine, à rallier ces vieilles bandes, étonnées mais pas encore vaincues. Il était temps, car dans ce moment même, on entendait la fusillade des *riflemen* du général Coffée vers la forêt et celle des troupes du général Morgan, en arrière de leur ligne, qui, en exécution des ordres qu'ils avaient reçus, attaquaient les ennemis, pour les refouler vers nous. Le mouvement du général Morgan ne fut fait ni avec vigueur, ni avec ensemble. Une seule compagnie aborda l'ennemi franchement ; mais n'étant point appuyée, et l'officier qui la commandait, ayant reçu une blessure dangereuse, elle dut se retirer, à l'instant même où cette attaque imprévue avait jeté l'étonnement dans l'armée anglaise. Il n'en fut pas ainsi de l'opération confiée au général Coffée.

Cet intrépide officier se porta rapidement vers le défilé par lequel devaient nécessairement passer les troupes que la flottille était allée chercher à l'île *Aux-Pins* ; il y laissa quelques compagnies en observation ; puis, aussitôt que le feu bien nourri qu'il entendait sur notre droite, lui apprit que l'action était engagée entre les deux armées, il se porta vivement sur le flanc de la gauche ennemie. Mais avec des soldats dont la seule arme était la longue et pesante carabine des chasseurs de l'Ouest, il dut réprimer l'ardeur de ses troupes et les tenir à la distance la plus favorable à une arme qui se charge très lentement et dont le feu ne doit pas être prodigué comme celui de la mousqueterie. Cependant la présence de ce corps formidable, qui semblait sortir de la forêt, inquiétait le général anglais. Il dut distraire un fort détachement du corps qui résistait déjà difficilement à l'impétueuse attaque de la droite et du centre de l'armée américaine dirigée par Jackson en personne, pour maintenir son unique ligne de communication avec la flotte où se trouvait encore l'armée dont sa brigade ne formait que l'avant-garde. Dans ce moment périlleux, ce général déploya une noble audace. En même temps qu'il affaiblissait son centre pour repousser les *riflemen* de Coffée, il forma sa droite en bataillon carré, ayant la digue à dos. Le feu terrible de cette masse d'infanterie rendit la confiance aux troupes mises en désordre par la mitraille de notre artillerie légère ; la confusion cessa, les compagnies reprirent leurs rangs à l'abri de cette masse solide, et le combat recommença avec un nouvel acharnement.

Ce fut dans ce moment que je reçus du général Jackson, l'ordre d'aller chercher les troupes laissées à la Nouvelle-Orléans. Monté sur un excellent cheval, j'eus bientôt franchi les huit milles de distance, entre le champ de bataille et la ville. Je trouvai la division du général Carrol, non plus sur la place d'arme, où nous l'avions laissée, mais à l'entrée du faubourg Marigny. Les soldats s'étaient insensiblement avancés dans la direction du canon. Cette vaillante milice bondissait impatiente sous la main de son général, comme le lévrier sous celle du chasseur qui l'empêche de s'élaner sur sa proie. L'ordre d'avancer, à peine sorti de ma bouche, fut répété par mille voix avec de bruyans hourahs. La colonne s'ébranla au même instant, et partit au pas de course.

Le feu avait cessé lorsque je rejoignis le général. Nous occupions la position où nous avions trouvé les ennemis au commencement de l'action. On relevait les blessés ; on réunissait les prisonniers pour les diriger sur la ville.

Je ne me souviens pas d'avoir rien lu dans l'histoire des guerres anciennes ou modernes, qui soit analogue à la situation où se trouvait l'armée anglaise, depuis le combat du 23 jusqu'à la matinée du 28 décembre 1814.

Cette armée, forte de plus de quinze mille hommes, en comptant les corps africains, les troupes de marine et les matelots détachés de la flotte pour servir la grosse artillerie, était tenue en échec, et comme clouée derrière une digue, par un sloop de vingt canons. Ce qui rendait ce spectacle nouveau d'une lutte entre une armée entière et un seul navire, intéressant aux yeux d'un observateur militaire, c'est que quoique cette armée parût libre de sortir d'une position que rendait presque ridicule l'immense disproportion des forces antagonistes, elle ne pouvait quitter le poste qu'elle occupait sans s'être premièrement débarrassée du bâtiment qui gênait tous ces mouvemens, et avant de s'être assurée du nombre des troupes que commandait le général Morgan. En effet, sir Edward Peckenham devait craindre de s'éloigner

(1) Campagnes de l'armée anglaise à Washington et à la Nouvelle-Orléans, par l'auteur du *Subalterne*, page 289. Édition de Londres.

trop précipitamment du seul chemin par lequel il communiquait avec la flotte dont il tirait ses approvisionnements journaliers. Laisser derrière lui un corps suffisant pour défendre ce débile important, c'eût été violer la maxime qui commande, dans une guerre d'invasion, de tenir ses troupes réunies. Marcher contre Morgan, c'eût été s'éloigner de la Nouvelle-Orléans, dont l'occupation était le but même de l'expédition. En outre, si le lieutenant de Jackson, au lieu de se couvrir par le fleuve, se retirait vers le fort de Plaquemine en refusant le combat, faudrait-il le suivre? Jackson, actif, vigilant, aventureux même, resterait-il dans ses retranchemens, sans secourir le général Morgan, menacé par des forces supérieures? Se porter vivement sur la Nouvelle-Orléans, par une marche de nuit, semblait plus conforme à l'esprit de cette guerre, dans laquelle il fallait brusquer les événemens, sans obéir trop servilement aux règles ordinaires. Mais, à peine arrivé à cette armée, le général Peckenham qui la trouvait encore sous l'impression du terrible combat nocturne où avaient péri tant de braves, devait-il la mener se heurter, au milieu des ténèbres, contre des retranchemens dont il n'avait pu encore reconnaître ni l'assiette, ni la force? Et en outre, en cédant aux clameurs des troupes qui voulaient, à tout prix, sortir de la position où elles se trouvaient depuis leur débarquement, en les conduisant au combat, sir Edward Peckenham ne pouvait se dissimuler que, s'il ne réussissait pas à emporter d'assaut les retranchemens américains, sa retraite deviendrait difficile dans le cas, où, obéissant à l'appel du canon, le général Morgan, qui de son camp pouvait entendre facilement le feu même de la mousquetterie accourrait au secours de son chef, et où, surtout, la *Caroline* arriverait pour balayer le champ de bataille avec la mitraille de sa terrible batterie, comme dans la fatale nuit du 23 décembre. Ces considérations, toutes d'une nature si grave, ne pouvaient manquer de s'offrir aux méditations d'un officier élevé à l'école du duc de Wellington. Elle devaient influer sur ses déterminations.

Cependant le 28, au soleil levant, on voyait des deux camps, la *Caroline* toujours à l'encre avec son pavillon déployé, ses sabords, ouverts, légère, fière, menaçante et semblant, comme si elle était douée de vie, de passion même, défier au combat cette armée qui, depuis quatre jours, préparait le moyen de détruire cet adversaire isolé.

J'ai dit que le combat du 23 avait ébranlé le moral des troupes anglaises; pour prouver cette assertion je laisserai parler, encore une fois, l'historien anglais (1). C'est lui qui va faire connaître la situation des esprits par suite de cette vigoureuse action :

« Nous n'avions pas perdu moins de cinq cents hommes, et c'étaient les plus intrépides soldats qui avaient péri. Mais malgré cette perte, nous nous trouvions fort heureux de nous être tirés, à ce prix, du piège dans lequel, il faut l'avouer nous nous étions laissé prendre. En parcourant le champ de bataille, partout nos regards rencontraient des scènes déchirantes. J'ai vu plus de morts dans un espace aussi étroit (et cependant là, je dois le dire, il gisait bien des cadavres!) mais certes, nulle part je n'ai vu des blessures plus horribles, plus effrayantes. L'homme dont la tête ou le cœur a été traversé d'une balle, semble reposer sur la terre comme s'il y dormait d'un profond sommeil, et en le regardant vous n'éprouvez d'autre sensation que celle d'une profonde pitié. Mais ces morts éten-

« dus sur le gazon avaient péri, pour la plupart, par le sabre, la baïonnette ou sous la crosse des fusils. De là des blessures, par elles-mêmes hideuses; de là sur le visage des victimes une expression étrange de rage et d'atroces souffrances. Là on voyait entassés, amis et ennemis en groupes de six, de quatre. Il était facile de reconnaître ceux qui avaient succombé sous de réciproques et mortelles atteintes. Les combattans avaient été tellement pressés les uns contre les autres, que souvent on voyait un Américain et un Anglais, l'un à côté de l'autre avec les baïonnettes qui les avaient percés, mutuellement enfoncées dans leur corps.»

A peine rendu au camp, sir Edward Peckenham examina, avec le coup d'œil d'un chef expérimenté, la position des troupes, et le terrain environnant. Il ne pouvait apercevoir la ligne occupée par l'armée américaine, non plus que la Nouvelle-Orléans, une courbe du fleuve dérobaient l'une et l'autre à sa vue; il ne voyait, devant lui, que les carabiniers à cheval de Coffée, qui observaient tous ses mouvemens. Cette exploration d'un horizon aussi borné, n'apprit donc rien d'essentiel au général anglais, mais un seul regard lui apprit que, tant que la *Caroline* resterait à l'ancre en face de son camp, tout mouvement pour se rapprocher de son adversaire lui serait interdit. Comme il avait ses forces réunies, et que, dès lors, tout délai lui était nuisible puisqu'il profiterait au général Jackson, qui, sans doute, attendait des renforts des états de l'Ouest, il résolut de se débarrasser de ce navire à tout prix, et immédiatement après de marcher en avant.

Neuf pièces de gros calibre étaient arrivées de la flotte et avaient été amenées, dans la nuit du 27 décembre, au pied de la levée. Dès qu'il fit jour, le 28, cette batterie formidable tira à boulets rouges sur la *Caroline*. Le vent soufflait impétueusement de la rive opposée, de sorte que le sloop ne pouvait, ni couper ses cables pour se laisser dériver avec le courant, ni appareiller, soit pour remonter le fleuve, soit pour en gagner la rive occidentale, sans être immédiatement assalé contre la batterie même qui le chauffait. Le bruit du canon nous annonça ce qui se passait. Avec un bon telescope nous voyions distinctement, du haut de la maison où le général Jackson avait son quartier-général, l'armée ennemie, et la *Caroline* déjà enveloppée d'un nuage de fumée d'où sortaient, de temps en temps, des jets de flammes. Bientôt nous aperçûmes l'équipage, embarqué dans des chaloupes, et s'éloignant du navire embrasé à force de rames. Un instant après, le feu ayant atteint la trainée de poudre, que le commodore avait lui-même établie du port à la poudrière, la *Caroline* sauta avec une effrayante explosion. Son équipage arrivait presque en même temps à la rive occidentale du fleuve, et le commodore, ce même jour, hissa le pavillon de commandement sur la corvette la *Louisiana*.

Libre enfin de ses mouvemens, l'armée anglaise put se repandre dans la plaine, et s'emparer de tous les approvisionnements qu'elle trouva sur les plantations voisines de ses campemens. Ce fut avec une joie rancunière, pour me servir des expressions de l'historien anglais, que l'armée salua, de ses houras, l'explosion qui la débarrassait enfin de cette terrible batterie flottante dont le feu lui avait été si fatal dans la nuit du 23, et qui, pendant quatre jours, l'avait tenue comme prisonnière derrière une digue, sans pouvoir faire un mouvement, si ce n'était à la faveur des ténèbres de la nuit.

Le 28, au matin, nous aperçûmes l'armée anglaise marchant sur nos lignes, formée en trois colonnes, et poussant devant elle la cavalerie du général Coffée. Ce brave officier se retirait au pas

(1) *Histoire de la Campagne de l'armée anglaise à Washington et à la Nouvelle-Orléans*, page 298.

devant l'ennemi qu'il forçait souvent à s'arrêter et à se former en ligne, pour recevoir la charge dont il les menaçait, toutes les fois que les tirailleurs anglais suivaient de trop près sa cavalerie ; car le général Peckenham ignorait alors que ces *riflemen* à cheval n'avaient ni sabres, ni pistolets. Si cette vaillante milice eût été pourvue d'armes blanches, cette vaste plaine offrait un beau champ de bataille pour charger, en flanc, des colonnes en marche et sans cavalerie.

Vers les huit heures du matin, le général Coffée entra dans le camp par notre gauche, et, après avoir envoyé ses chevaux hors d'atteinte des boulets ennemis, il occupa l'espace qui lui avait été réservé, à l'extrémité de cette aile.

L'armée anglaise s'arrêta à portée de canon de notre retranchement dès que notre artillerie ouvrit son feu sur ses têtes de colonne. Elle mit son artillerie en batterie pour répondre à la nôtre, et lança sur notre camp une pluie de congrèves, comme pour essayer quel effet cette arme nouvelle produirait sur le moral des milices de l'Ouest. Ces fusées ne pouvaient faire d'impression sur une ligne seulement de trois hommes de profondeur et abritée par de bons retranchemens. Les congrèves ne sont redoutables que dirigées contre la cavalerie en grande masse, ou contre l'infanterie en colonne, ou formée en carré.

Il y a lieu de croire que ce jour-là le général Peckenham n'avait pas un plan arrêté, ou que l'aspect formidable de notre position le lui fit changer ; car, après une canonnade d'une heure, les troupes anglaises eurent ordre de se coucher par terre, derrière les berges des nombreux fosses d'écoulement, qui à la Louisiane sillonnent tous les terrains cultivés, pour éviter la mitraille de nos retranchemens et des boulets de la *Louisiana* prenant les colonnes en écharpe. Elles restèrent ainsi abritées jusqu'à la nuit, et ce ne fut que protégées par l'obscurité qu'elles purent regagner leurs bivouacs, non sans laisser sur le terrain un grand nombre de braves inutilement sacrifiés à cette infructueuse démonstration ; car sir Edward Peckenham avait du apprendre du général Keane, que les hommes à qui il avait eu affaire dans la nuit du 23 décembre, n'étaient pas gens à s'effrayer de quelques fusées ; et que le général Jackson ne sortirait pas de ses retranchemens, avec trois mille cinq cents hommes, pour aller accepter, en plaine, le combat que venaient lui offrir quatorze mille vétérans : lui qui, victorieux le 23, s'étaient pourtant retiré et retranché pour ne pas hasarder le salut de la Nouvelle-Orléans dans une bataille rangée, où il aurait eu contre lui le désavantage du nombre et de la discipline.

Cette démonstration (c'est ainsi que le général anglais, dans sa dépêche, désigne l'attaque du 28 décembre) eut un mauvais effet sur le moral des troupes anglaises, ainsi qu'en convient l'historien que j'ai souvent cité, en leur inspirant une sorte de crainte de ces retranchemens, devant lesquels un général, renommé par sa valeur impétueuse, s'arrêtait soudainement. Elle fit naître, au contraire, dans l'esprit de nos troupes une grande confiance en elles-mêmes, dans la précision du tir de leur artillerie, dont elles voyaient les boulets porter en plein dans les colonnes ennemies, et surtout dans la force de leurs retranchemens devant lesquels elles virent reculer les vieilles bandes de Bussaco et de Talavera.

L'insuccès de cette tentative,—soit de nous faire abandonner notre ligne de défense, au seul aspect des colonnes anglaises orgueilleusement déployées dans la plaine avec la pompe et la discipline propres aux armées britanniques,—soit de nous attirer *extra muros* et hors de la protection de nos batteries,—apprit à sir

Edward Peckenham qu'il avait devant lui un adversaire, audacieux dans l'attaque il est vrai, alors que le terrain et le moment lui paraissait favorable, mais tenace dans la position défensive qu'il avait habilement choisie, et déterminé à y rester, quelques mouvemens que l'on fit pour la lui faire quitter.

Sir Edward eut bientôt lieu de se convaincre aussi, dans la nuit du 28, que la défensive du général américain n'était pas si rigoureuse qu'elle l'empêchât de reprendre l'initiative des mouvemens, dès que l'armée anglaise, rentrée dans son camp, voudrait s'y reposer de ses fatigues. En effet, dès qu'il fut nuit, nos tirailleurs inondèrent la plaine. Point de ces trêves tacitement convenues entre les avant postes de deux armées ! Un ennemi pour un chasseur de l'ouest, est toujours un ennemi, soit qu'il le voie seul au poste où il a été placé stationnairement, soit qu'il le rencontre en marche comme tirailleur. Toutes les nuits, des bandes de six ou huit de nos *riflemen* s'approchaient lentement, à la manière des Indiens, des feux des bivouacs anglais, et, tirant tous à la fois manquaient rarement l'homme que chacun d'eux avait séparément ajusté.

Le général Jackson savait que ce mode de guerre, inusité dans les armées européennes, est celui qui harasse le plus le soldat anglais, qui, brave dans l'action, tient beaucoup à ne pas sortir de ses habitudes militaires. Le témoignage de l'historien anglais (1) prouve jusqu'à quel point cette tactique insolite, avait atteint le but qu'il s'en était proposé : “ Le général américain, dit cet auteur, envoyait sans cesse de petits détachemens de *riflemen* harasser nos avant-postes, blesser, tuer nos sentinelles, et empêcher l'armée entière de ce procurer ce sommeil profond qui répare les forces épuisées. A peine nos soldats s'étaient-ils couchés qu'ils étaient soudainement alarmés par un feu bien nourri, partant des avant-postes, et ce feu qui continuait jusqu'à ce que les troupes, mises en ligne, se fussent avancées pour soutenir les leurs, cessaient immédiatement à leur arrivée, mais pour reprendre dès que nos soldats commençaient à s'endormir. Il leur fallait encore courir à leurs armes et retourner à leurs rangs. Ainsi se passaient les nuits, tantôt en veilles inquiètes, tantôt en sommeil interrompu. Rien au monde n'est plus propre que ce mode de guerre, à affecter le moral d'une armée. Pour les soldats aux avant-postes, c'était encore pis ! Sans doute il n'y peut être question de sommeil, mais, dans les guerres modernes, entre nations civilisées, on les considère en quelque sorte comme sacrés. Tant que deux armées européennes restent inactives en face l'une de l'autre, leurs avant-postes ne sont jamais molestés, si ce n'est dans le cas où une attaque sérieuse a lieu. L'observance de ces trêves tacites est poussée si loin que j'ai vu moi-même maintes fois des sentinelles avancées, anglaises et françaises, placées à moins de soixante pas l'une de l'autre. Mais ces idées chevaleresques n'entraient pas dans la tête des Américains.”

Sir Edward Peckenham tenta, sans succès, de s'ouvrir un passage à travers la forêt, dans l'espoir de déborder ainsi notre gauche, sans exposer ses troupes au feu de nos batteries dont il venait d'éprouver la force. Partout les reconnaissances qu'il poussa dans cette direction, rencontrèrent les *riflemen* de Coffée, et les tirailleurs anglais payèrent chèrement l'audace qu'ils avaient montrée, en s'engageant dans un terrain si désavantageux à une infanterie aussi pesante que l'est celle des anglais, et si favorable, au contraire, au chasseur de l'Ouest, qui ne porte rien autre

(1) Histoire de la Campagne de l'armée anglaise à Washington et à la Nouvelle-Orléans.

chose que sa longue carabine, et à qui une longue habitude des forêts marécageuses a appris à connaître, comme par instinct, la partie du sol qui peut porter le poids d'un homme.

Pendant cette petite guerre de chaque heure de la journée et de la nuit, le général Jackson, dont l'armée venait d'être renforcée par douze cents volontaires du Kentucky, donnait toute son attention à fortifier nos ouvrages. Il hérissait notre parapet de canons du plus fort calibre, en outre de notre artillerie de campagne. Ces pièces n'étaient pas inactives. En les élevant un peu on réussissait à atteindre les bivouacs anglais.

Dès lors plus de repos dans le camp ennemi, ni pour le soldat, ni pour les officiers ; car bien que des boulets, arrivant d'une telle distance, ne pussent avoir aucune justesse de direction, toujours étaient-ils extrêmement inquiétants. En outre de nos ouvrages sur la rive orientale, des batteries, armées de pièces de gros calibre, avaient été érigées sur cette même rive en face du camp anglais, dont le feu prenait la ligne ennemie en écharpe, et dans toute sa longueur, du fleuve à la forêt. Enfin, le général Jackson avait fait, pour arrêter son adversaire et le décourager par de nouvelles difficultés surgissant chaque jour devant lui, tout ce que l'art de l'ingénieur pouvait ajouter d'obstacles aux progrès de l'ennemi, à ceux dont la nature avait semé un terrain, admirablement propre à une guerre défensive.

Dans un tel état de choses, il devenait de plus en plus évident pour le général Peckenham, qu'en différant l'attaque il diminuait chaque jour ses chances de succès. Il n'était personne dans le camp anglais qui ne sentit la nécessité d'agir promptement. Là, officiers et soldats se demandaient, avec une curiosité pleine d'anxiété, par quel moyen on pouvait sortir de la position critique dans laquelle l'armée se trouvait engagée ? Tenter d'enlever d'assaut les lignes américaines, c'était s'exposer à une défaite presque certaine... Les tourner était devenu impossible, et attirer le général Jackson hors de ses retranchemens, en manœuvrant devant lui, serait une tentative puérile !... Enfin, après de longs tâtonnemens, le général Peckenham s'arrêta au plan de traiter nos ouvrages de compagnie comme s'il s'agissait de fortifications régulières, en élevant des batteries de siège pour les battre en brèche. Il employa trois jours entiers à faire arriver de la flotte de la grosse artillerie, des boulets, des outils de mineurs, enfin, à se pourvoir d'un matériel qui aurait suffi à un long siège.

Dans la nuit du 31 décembre, le général Peckenham commença son opération. L'armée, formée en trois colonnes, s'avança inaperçue jusqu'à six cents pas de nos lignes. Là, une partie des troupes, pourvue de pioches et de pelles, se mit à l'œuvre avec une grande vigueur. L'autre, l'arme au bras, restait prête à défendre les travailleurs s'ils étaient assaillis. La nuit était obscure. Un épais brouillard qui couvrait la plaine augmentait encore les ténèbres. Les soldats observaient en travaillant le plus profond silence. Cependant nous entendions quelques bruits de roues qui grinçaient sur les essieux. Quelques lumières apparaissaient, çà et là, dans la plaine, mais rien n'était assez distinct soit à l'oreille, soit aux yeux, pour servir de direction à l'artillerie. Informé de ce qui se passait, le général Jackson parcourut toute la ligne. Aussitôt que les hourras des premiers soldats qui l'aperçurent, eurent annoncé sa présence, les troupes sortirent de leurs bivouacs et le saluèrent de leurs acclamations, sur tout le front de bandière du camp. Le général prévoyait une attaque. Lorsque le silence fut établi, il écouta lui-même attentivement les divers bruits qui, malgré toutes les précautions, étaient inévitables parmi

un si grand nombre d'hommes remuant la terre, et faisant les canons et établissant des plates-formes. Il ne lui resta plus de doute qu'à la pointe du jour nous n'eussions sur les bras toute l'armée anglaise. Dans notre camp nous étions préparés à les bien recevoir ; les pièces chargées à mitraille, les mèches allumées, les carabines avec leurs batteries bien enveloppées, pour les garder de l'humidité, et chargées avec le soin de chasseurs qui attendent un cerf à l'affût, étaient entre les mains des *riflemen*, impatiens "de les entendre chanter" *to hear them sing*. Chanter est l'expression en usage dans l'ouest, pour exprimer le son clair et argenté de cette arme, si différent de la détonation sourde du mousquet.

Déjà les rayons du premier jour de la nouvelle année commençaient à répandre quelque douteuse clarté sur la plaine. Déjà nous voyions, devant nous, à travers le brouillard, trois masses opaques et sombres, s'élevant au dessus du niveau du terrain, lorsqu'une fusée, partie de la droite ennemie, fut croisée par une autre lancée de leur gauche, tandis qu'une troisième s'élevait perpendiculairement du centre. Il n'y avait plus d'incertitude ; l'ennemi arrivait. Nos postes avancés se repliaient devant lui en tirillant. A peine les avions-nous recueillis derrière notre parapet, et levé les ponts, sur lesquels ils avaient passé, qu'une forte brise, soufflant de la forêt vers le fleuve, balaya le brouillard et nous montra, à la fois, trois redoutes élevées pendant la nuit, à six cents pas de notre ligne, et l'armée anglaise, couchée derrière ces redoutes, attendaient l'effet de trente deux pièces de gros calibre dont ces redoutes étaient armées, sur nos ouvrages, pour leur livrer l'assaut. Mais nous n'eûmes ce spectacle imposant qu'un instant sous les yeux ; les trois redoutes ouvrirent à la fois leur feu sur notre ligne, et une épaisse fumée remplaça le brouillard qui venait de disparaître. Il n'y eut pas un moment d'étonnement dans notre jeune armée, pas même dans les milices de l'ouest, inaccoutumées à l'artillerie dans leurs guerres contre les Indiens. Presque tous les boulets passaient à six ou huit pieds au dessus de notre parapet, qui, haut seulement de quatre pieds et demi, et abrité, en partie, par une sorte de glacis qui se trouvait formé sur le bord opposé du canal, par la terre qui y avait été jetée lors de la fouille, n'offrait presque pas de surface pour point de mire aux canonniers ennemis. Les artilleurs américains ont pour principe de tirer lentement, et jamais sans avoir bien ajusté leurs coups. Aussi nous aperçûmes-nous bientôt que tous nos boulets donnaient en plein ou sur le corps des redoutes, formées à l'intérieur de barriques pleines de sucre et recouvertes seulement d'une croûte de boue et de gazon qui s'éroulaient partout où frappaient nos boulets, qui, portant souvent dans les embrasures mêmes, démontraient les pièces.

Une fusée à la congève fit sauter un de nos caissons. L'ennemi, en entendant la détonation, fit retentir un long hourra, mais toute notre ligne fit taire ce hourra triomphal par une acclamation générale et neuf fois répétée. Nous avions placé sur le toit d'une maison à deux étages, occupée comme quartier général, un excellent télescope. Avec cet instrument nous voyions distinctement tout le champ de bataille. Le général Jackson m'ordonna de me rendre à cet observatoire, pour examiner ce qui se passait dans les redoutes. Un instant suffit pour me montrer que l'attaque était épuisée. Je vis la plupart des pièces démontées, les plates-formes couvertes de cadavres et de mourans, et les officiers anglais, le sabre en main, maintenant difficilement quelques canonniers aux pièces qui restaient encore sur leurs affûts. Les colonnes d'attaque, imparfaitement abritées par les fossés, éprouvaient de

grandes pertes par l'effet de la mitraille qui arrivait au milieu d'elles, et des obus qui souvent éclataient dans les fossés mêmes. Le rapport que je fis au général, de ce que je venais de voir, annoncé bientôt à toute la ligne, anima nos canonniers d'une nouvelle ardeur. A mesure que le feu des ennemis diminuait d'intensité, le nôtre augmentait de vivacité et produisit plus d'effet. Bientôt les redoutes, bouleversées comme par un tremblement de terre, n'offraient plus à la vue qu'une masse informe de boue sanglante et de débris de tonneaux de sucre, défoncés par les boulets.

Voyant que l'ennemi ne répondait plus à nos pièces que par des fusées à la congrève, le général fit cesser le feu de notre grosse artillerie et diriger les obus sur les masses d'infanterie que l'on distinguait couchées au milieu des hautes herbes. Ces projectiles,

qui arrivaient au milieu d'elles avec une admirable précision, eurent bientôt debusqué l'ennemi, mais il dut effectuer sa retraite sous une grêle de mitraille, que faisait pleuvoir sur lui toute l'artillerie de notre ligne, ainsi que celle de la *Louisiana*, qui, pendant toute l'action, n'avait pas cessé de battre en flanc les redoutes. Cette retraite devint, en peu d'instant, une déroute complète. Ce fut alors que nos troupes environnèrent le général Jackson et le saluèrent, sur toute la ligne, par d'unanimes acclamations. Les Tennesseens surtout, qui réclamaient ce chef comme leur compatriote, firent éclater une touchante allégresse d'avoir pu lui donner, au premier jour de l'année, un nouveau gage de leur dévouement à la patrie.

UN AMBASSADEUR DES ÉTATS-UNIS.

(A continuer.)

QUELQUES SOUVENIRS INÉDITS ET PEU SÉRIEUX D'UNE ASSEMBLÉE FORT SÉRIEUSE.

RIEN ne fut moins plaisant, en effet, que l'assemblée dite constituante. Si la postérité est plus raisonnable que nous, elle l'appellera démolissante. Cette qualification lui va mieux, car ses démolitions seules restèrent, tandis que son œuvre constituante ne dura que huit mois. Le 10 août en éclaira lugubrement la fin.

Je ne dirai pas grand' chose de l'époque ou l'assemblée s'intitulait : États généraux ! n'ayant eu l'honneur de faire connaissance avec elle qu'à partir du jour néfaste où le savant Bailly, maire de *la bonne ville*, dit, entre autres fadeurs, à l'infortuné Louis XVI arrivant de Versailles à l'Hôtel-de-Ville, au milieu du plus hideux cortège : "Sire ! votre ancêtre Henri IV fit la conquête de Paris ; aujourd'hui, c'est Paris qui fait à son tour la conquête de son roi"

Hélas ! le triple académicien, en prononçant ce madrigal, ne se doutait guère que l'échafaud, se dressant peu d'années après pour le harangueur et le harangué, serait la conséquence de cette journée criminelle.

Comme la brusque translation de l'assemblée n'avait été prévue que par les scélérats qui avaient préparé de longue main les scènes sanglantes des 5 et 6 octobre, MM. les députés durent établir tumultuairement leur atelier législatif dans un manège situé sur une partie de l'emplacement où se déroule, de nos jours, l'élégante rue de Rivoli. C'est dans ce local, faute d'un autre plus parlementaire, (car le seul nom de manège faisait disparate avec la gravité de leurs travaux), que des médecins politiques fort habiles, comme chacun sait, entreprirent le traitement d'un royaume dont la grande plaie ne consistait qu'en un déficit de cinquante et quelques millions.

Or, ces douze cents médecins, devenus tant soit peu vétérinaires, sans doute par l'influence du lieu où ils opéraient, administrèrent au malade forces remèdes de cheval. Tout ce qui était debout, hommes et choses, fut mené aussi brutalement que des chevaux de fiacre ; enfin, si l'on nous permet de prolonger la figure, les moyens curatifs furent si violents et si follement appliqués, que la monarchie devint bientôt une autre Rossinante tom-

bant d'inanition devant une poignée de Marseillais qui n'étaient pas de Marseilles.

Mon début dans cette carrière de souvenirs dit assez nettement que ma reconnaissance envers MM. les députés de 1789 est d'un poids bien mince ; toutefois, il faut être juste, et ne pas les faire plus noirs qu'ils n'étaient en réalité.

Disons donc que généralement les trois ordres de l'état rivalisèrent de patriotisme et d'émulation dans le choix de leur mandataires. Chose bien difficile à croire pour la génération présente ? Les suffrages tombèrent sur des hommes qui ne les briguaient pas, qui ne laissaient point entrevoir la moindre velléité de les obtenir ; mais chaque contrée voulait se faire honneur de son représentant. Les cerveaux français s'étaient ehaudement montés au déracinement des abus. Tout le monde sentait qu'il *y avait quelque chose à faire*, comme a dit, en 44, M. Teste, avec une naïveté que la chambre paya d'un franc et bon rire.

Les états-généraux se trouvèrent donc formés de la quintessence des honnêtes gens et de l'élite des talents que possédait le royaume. Comment tous les cœurs n'auraient-ils point palpité d'espoir à l'aspect du congrès merveilleux que la nation chargeait d'ouvrir les voies riantes d'un prospère et noble avenir !

Mais bientôt l'aurore de cette terre promise pâlit et s'effaça aux premières lueurs des torches de l'insurrection. Les desseins paternels du meilleur, du plus débonnaire des rois, furent indignement calomniés. Ses augustes mains s'offraient au peuple pleines de bienfaits, et on fit croire à ce peuple qu'elles s'armaient contre lui. On inventa des résistances auxquelles la cour ne songeait pas ; on feignit de ne pouvoir obtenir ce qui était déjà généreusement accordé. Les loyaux consentements de Louis XVI furent imputés à la trahison. Toutes ces perfidies se tramèrent avec audace et une abominable rouerie. Enfin, les ennemis intérieurs et extérieurs s'étaient jurés que nous aurions une révolution : nous eûmes une révolution.

Et comme rien n'est plus électrique que les tempêtes populaires, que rien n'égale la promptitude et la fidélité de leurs échos, la populace, dans plusieurs provinces, voulut singer l'atroce et ridicule prise de la Bastille par la brûlure des châteaux et l'égolement des châtelains.

L'assemblée nationale fut-elle complice de ces barbaries ? A Dieu ne plaise ! Je la vis souvent, à leur récit, frissonner d'épouvante et d'horreur. Mais le parti hostile à une royauté pusillanime, indécise, et d'autant plus facile à rompre que les roseaux ne se défendent pas, ce parti, dis-je, fort de son immense majorité, se laissa ensorceler par la faconde révolutionnaire. . . Presque tout le bon sens délégué par la province s'évanouit à l'audition de quelques phrases échappées avec fracas des larges poumons de Mirabeau. Souvent un mot à effet exerce sur les esprits toute la puissance d'une étincelle sur un magasin à poudre. L'anathème fulminé par le Catilina français contre le grand maître des cérémonies fut un de ces mots décisifs qui changent soudainement la face des choses.

J'entendis les plus hautes intelligences de l'assemblée, et par là je veux dire aussi les plus sages, admettre une probabilité qui, après plus d'un demi-siècle, étonne encore la pensée, déchire le cœur ; la voici. Supposez un homme de moins parmi nous, disaient ces esprits graves, supposez cet homme retenu captif par l'épaisse phalange de ses créanciers, et, grâce à cette séquestration, les électeurs ne songeant pas à lui, n'est-il pas plus que probable que le peuple français eût obtenu tous les bienfaits d'une grande renouveau, sans le secours des excès, des malheurs et des hontes qui la déshonorèrent ?

Le lecteur me pardonnera d'être sorti des limites du cadre que j'impose à de légers souvenirs ; mais il était convenable de représenter les députés de 1789 sous un vrai point de vue, c'est-à-dire comme des mandataires arrivés à Versailles avec un chaleureux désir d'opérer le bien, et cependant opérant le mal pour ainsi dire sans le vouloir, sans le savoir, entraînés qu'ils étaient par un mouvement universel qu'il eût fallu prévenir, et que désormais aucune force humaine ne pouvait ni ralentir ni vaincre.

De ces considérations générales descendons maintenant à quelques personnalités plus innocentes qu'amères, et ne disons que ce que nous avons vu et bien vu.

Mirabeau jouissait d'une laideur qui prit un caractère d'authenticité lorsqu'elle siégea aux états-généraux. On dit que ses maîtresses l'appelaient Azor quand elles avaient de l'humeur. Il paraît que monsieur son père, l'ami des hommes, ne fut pas assez l'ami de son fils pour le faire inoculer. La petite-vérole avait outrageusement convulsionné ses traits. Contre-tems fâcheux ! car la nature avait pris des arrangemens pour qu'il fût beau, comme la plupart des siens. Mesdames ses sœurs ne manquaient pas de beauté, entre autres la comtesse Du Saillant, que j'ai rencontrée maintes fois dans les salons de Paris.

Si j'ai bonne mémoire, le vicomte son frère devait être joli homme avant de subir l'obésité qui lui valut le sobriquet de *Mirabeau-Tonneau*.

Mais le grand orateur, envisagé au repos dans les bancs du Manège, pouvait passer officiellement pour un des hommes les plus laids de son temps. Eh bien ! s'élançait-il à la tribune pour s'emparer d'une importante question, il semblait qu'il eût laissé cette laideur à sa place avec ses gants et son chapeau. Ce n'était plus le même homme. La beauté de l'organe, la noblesse du geste, le charme des paroles et l'élégante énergie de l'expression, cette rougeur qu'imprime sur toute figure le feu du discours, l'ivresse des applaudissemens, tout concourait à le faire trouver beau, même par les femmes les plus difficiles ; c'était Azor changeant de peau. Jamais transformation ne fut plus complète.

Mais l'embelli revenait-il à son banc, hélas ! pauvre cher

homme ! dès qu'il avait cuvé les fumées du succès, et que le coloris de l'action oratoire délogeait des cavités des coutures du visage, adieu le prestige ! ce n'était plus ça : il redevenait *laid-Jean* ou *laid-Gabriel*, comme devant.

Pour en finir de cette laideur historique, disons qu'elle acquerrait une sorte de lustre par l'encadrement que lui faisait la coiffure échafaudée de cette époque ; on en voyait peu d'aussi ambitieuse ; il avait une forêt de cheveux, et son valet de chambre en tirait parti avec autant d'adresse que de vanité pour le compte de son maître.

La recherche du vêtement marchait de pair avec les splendeurs de sa tête : bien que l'anglomanie eût déjà opéré une razzia des paillettes et des galons pour les habits de ville, l'élégance de sa toilette parvenait à se faire jour à travers sa simplicité du moment, et celle de Mirabeau était toujours fort soignée, peut-être trop ; car, alors, bien qu'on fût très-indulgent pour la subtilité des senteurs artificielles, et que beaucoup de gens même les aimassent de passion, comme Mirabeau abusait de ce moyen de plaire, j'ai vu ses voisins de l'assemblée en être quelquefois incommodés, au point de s'éloigner pour aller respirer un air moins imprégné de parfums.

Aussi, faisait-on au parfumé l'application de l'adage latin : *Qui bene olet, male olet*.

Comme les goûts se modifient avec les laps des ans ! Dans notre siècle, essentiellement inodore, je suis certain qu'un député aussi quintessencié ferait fuir tous ses collègues avec la mémorable prestesse des *cinq-cents* dégringolant de l'orangerie de Saint-Cloud.

La grandeur du personnage excusera peut-être la frivolité de ces détails. Parlons à présent des impressions vives et profondes qui bouillonnaient dans les cœurs aux accents de cette éloquence puissante, pleine de séduction, mais incontestablement plus coupable et plus pernicieuse encore qu'elle ne fut belle.

Ah ! que bon nombre des applaudisseurs frénétiques de Mirabeau eussent resté immobiles et froids, si, comme on dit vulgairement, ils avaient su ce qu'ils surent bientôt après avoir applaudi ! Je prie le lecteur d'être bien persuadé que j'étais de ceux-là ; car mes petites mains de seize ans étaient entrées de toute leur vigueur, longueur et largeur, dans cette conjuration d'enthousiasme dont le député provençal était le radieux objet.

Et comment ma jeune imagination du Midi n'eût-elle pas été incendiée par des phrases aussi ronflantes que celle-ci, par exemple : " L'homme qui meurt pour sa patrie ne meurt pas ; il s'endort sur un lit de triomphe ! "

Était-ce beau ? Aussi quels transports ! quel étourdissant fracas d'applaudissemens ! que de pamoisons convulsives ! jamais je ne vis pareil tapage ; pauvre Manège ! tes planches et tes solives craquaient comme les mâts d'un navire en péril ! Un peu plus la salle s'écroulait, et Dieu sait si toute l'assemblée... Mais, que dis-je ? arrière les pensées lugubres ! D'après Mirabeau, l'assemblée ne pouvait pas mourir, bien qu'écrasée ; elle se serait tout simplement endormie sur un lit... Oh ! pour le coup, arrière aussi sa phrase ébouriffante ; disons sur un lit très-peu triomphal et passablement ridicule.

Pendant les six premiers mois du paroxysme révolutionnaire, le mot *patrie* faisait fureur ; il était de bon goût de le vociférer dans les rues et jusque sur les toits ; on le mettait en toutes sauces, en toute chanson ; on le perchait au sommet de tous les discours, chacun souriait à la patrie, et acclamait autour d'elle. Seule

la patrie restait sérieuse, soncieuse et muette pendant le concert, se sentant déchirée, mutilée, et à la veille des plus grands malheurs. La patrie avait donc plus de bon sens que tout le monde.

J'ai essayé plusieurs fois de relire les discours dont Mirabeau délecta mon jeune âge ; mais vainement, cette corvée a lassé mon courage et excédé mes forces LECTURIÈRES. L'orateur est presque toujours dans le faux, dans l'enflure, hors des voies de toute sagesse, de toute prévoyance ; c'est moins un réformateur qu'un énergumène ; c'est un homme passionné qui fait de la législation, comme Henri VIII fit de la religion. Le souvenir des misérables suites de cette phraséologie subversive ôte tout leur attrait aux élégances et aux pompes du style. Les yeux du lecteur se fatiguent, sa main se décourage, et il pose le livre en se disant que les harangues délirantes de 1789 et 90 firent beau jeu à l'inondation de sang innocent dont se rougirent 1,105 places publiques en 1793 et 94.

Les hommes sensés étendent la sévérité de cette critique aux discours du célèbre Vergniaud, du général Foy, de Benjamin Constant et autres illustres sonneurs du tocsin oratoire. Est-ce qu'on peut lire tout ce fatras ? Eh ! mon Dieu non ! j'en défie les plus robustes lecteurs de tous les partis ; qui s'avisent aujourd'hui de remonter à ces torrens de paroles qui firent table rase des lois et du gouvernement d'un grand pays ? Que ces pages funestes se contentent de leur immortalité solitaire et gisante dans les *in-folio* du *Moniteur*, où personne ne va les chercher !

Sait-on comment une femme d'esprit et de cœur caractérisait ces discours jadis si prônés ? "Ce sont, disait-elle, les préfaces sonores d'un livre intitulé : *Déchirements, Humiliations et Décadence de la France* !"

Mirabeau me parut toujours assez indifférent aux hurlemens du côté droit ; il n'en sourcillait point. Ces tempêtes fréquentes, il les avait prévues, comme une des péripéties les plus naturelles de la pièce ; mais il était plus sensible aux accidens imprévus. — J'entends par là les réparties piquantes et incisives qui viennent subitement frapper au cœur l'orgueil le plus saturé d'admiration et d'hommages.

Or, Mirabeau et l'abbé Maury se prodiguaient l'un à l'autre les mauvais quarts d'heure, non pas à coups d'épée, mais à coups d'esprit. Toute autre manière de se blesser leur était interdite ; l'abbé par son état, le comte par son système bien établi dans le monde, lequel consistait en l'ajournement de tout duel à la fin de la révolution. N'était-ce pas léguer cette noble besogne à ses arrières-petits-neveux ; car les révolutions sont des œuvres que leurs auteurs savent commencer, mais qu'ils ne savent pas finir, surtout celles qui obtiennent les honneurs d'une seconde édition. D'ailleurs, si les fondateurs d'un bouleversement meurent pendant qu'il va son train, Messieurs leurs fils se chargent d'en prolonger le cours. Ainsi les pères sont morts, vivent les enfants ! vivent les révolutions !

Mirabeau était plus éloquent que l'abbé Maury ; personne ne le conteste ; mais l'abbé maniait mieux que son adversaire le fleuret du sarcasme. Un jour que ce dernier parlait sur je ne sais quelle matière, Mirabeau, qui se tenait au pied de la tribune pour épier un côté faible de l'argumentation, crut l'avoir trouvé, et s'écria tout à coup, en étendant ses bras vers l'orateur : "Je vais vous entourer d'un cercle vicieux. — Vous allez donc m'embrasser," répliqua l'abbé, en prenant une attitude aussi comique que sa répartie.

Mirabeau ne répondit pas, et comment répondre au milieu

d'une triple salve d'applaudissemens et de fous-rires ! Peu de grands hommes se sont montrés aussi pénauds que celui-là à la réception du camouflet. J'en parle avec assurance, l'ayant pris sur le fait.

On n'avait pas attendu la convocation des états-généraux pour reprocher au député provençal ses excès et ses vices. Le vicomte son frère les lui avait fait remarquer fort plaisamment le jour où monsieur son frère aîné essaya de blâmer son penchant à l'ivrognerie, en lui représentant ce vice comme au dessous de son rang et de son nom. "Des vices, des vices ! reprit le vicomte, eh morbleu ! cela vous plaît à dire, mon frère ; vous ne m'avez laissé que celui-là, il a bien fallu que je le prenne et que je m'en contente, sous peine de n'en point avoir."

Les conseils et les épigrammes restent toujours sans effet, surtout entre frères. Ces messieurs restèrent ce qu'ils étaient avec une persévérance digne d'un meilleur sort. Le plus jeune se signala depuis à l'armée des princes, par des actes d'une bravoure héroïque, dans le commandement de la légion qui portait son nom.

La longanimité de Mirabeau, en fait de rencontres, lui valut un autre coup de boutoir fraternel. Ça ne sortait pas de la famille. Le vicomte venait de recevoir en duel, avec son collègue. M. de Latour-Maubourg, ce fameux coup d'épée qui ne le tua point, mais dont il se ressentit douloureusement toute sa vie. Le beau monde se porta en foule chez le blessé. Le comte son frère hésitait à se présenter ; alors ses amis lui firent sentir que, bien que divisés d'opinion, il ne pouvait se soustraire à cette bienséance. Il se décida, mais comme la chambre du malade était pleine de visites, et qu'il se tenait à une assez grande distance du lit : "Approche, mon frère, approche sans crainte, dit le vicomte, mon mal est de ceux qui ne se gagnent pas."

Dans je ne sais quel mois de l'an 1790 (qu'on ne m'impose pas l'exactitude des dates ; personne ne descend, en ligne plus indirecte que la mienne, du président Hénaut,) il était question de sabrer aussi la compagnie des Indes, manière charmante de plaire aux Anglais, fervens adorateurs de notre révolution, dont ils prévoyaient bien mieux que nos abatteurs les suites désastreuses pour un pays qu'ils détestent.

Aux premiers mois de ce sens dessus dessous, quand une séance se passait sans qu'elle eût renversé quelque chose, on se disait tristement qu'on avait perdu sa journée. Jamais assemblée délibérante n'éprouva plus d'attrait pour la destruction ; et, en effet, est-il rien de plus facile et de plus lesté que pareille tâche ! La création plaît moins aux hommes, parce qu'elle exige plus de tems, de réflexion et de labeur. Celle du monde dura sept jours ; sa fin n'en prendra pas tant, à beaucoup près. Je pense qu'un quart-d'heure en fera l'affaire.

Retournons à la compagnie des Indes ; son tour était venu d'avoir sa part de naufrage. L'anecdote qui suit me fut racontée par mon père, député aux états-généraux. C'est lui qui va parler, si on le permet.

"Il avait été fort question, dans un des comités de l'assemblée où je me trouvais avec Mirabeau, de la victime du lendemain, c'est-à-dire de la compagnie des Indes, dont je désirais la conservation. Le comte me voyant en mesure de lui fournir les renseignemens les plus positifs sur cette matière, me demanda instamment une note ; je la lui promis, et on se donna rendez-vous pour le lendemain matin au domicile de l'illustre collègue.

"Il était tout au plus sept heures quand un laquais (vieux

style) me fait entrer dans une chambre assez mal éclairée et n'obtenant un peu de jour que d'un rideau à peine entr'ouvert ; près de la fenêtre est un immense secrétaire où Mirabeau écrit, et comme il tourne le dos à la porte, et que je n'ai pas été annoncé, je puis le considérer tout à mon aise avant les façons d'usage. Je vais donc vous le représenter avec l'exactitude minutieuse d'un peintre.

« Il est enveloppé d'une robe de chambre de molleton blanc sale ; ses jambes sont nues, et je soupçonne fort qu'il oublia à son lever *la troisième partie du vêtement*, comme disent les Anglais ; sa main tient une plume qui brûle le papier ; l'autre main est armée d'une cuisse de poulet froid que le *grand agitateur* de ce temps-là (pardon, ô véritablement grand O'Connell !) absorbe en deux bouchées ; une bouteille de taille svelte et à long bouchon s'aligne sur le bureau, parallèlement à l'écritoire. La seconde cuisse va rejoindre l'autre *in gurgite vasto*. Chaque fraction du petit animal s'arrose d'un petit verre de vin. Le pain est là, mais on n'y prend pas garde.

Après avoir suffisamment contemplé le beau parleur aux prises avec deux fonctions dont la simultanéité me parut fort pittoresque, je m'avançai et je saluai ; Mirabeau me fit asseoir, et nous causâmes. J'étais placé en face d'un lit somptueux dont les rideaux en damas bleu de ciel étaient soigneusement rabattus.

« Dans le cours de l'entretien, je crus entendre comme un bâillement de bouche enfantine. Bientôt après j'aperçus un charmant visage de quinze à seize ans qui s'encadrait dans les plis du rideau, depuis la cime des cheveux jusqu'au menton, et me souriait malicieusement. Tour à tour le minois de l'espiègle fille s'évanouissait dans la draperie et reparaisait. Ce gentil manège se prolongeant pendant quelques minutes, j'avais peine à garder mon sérieux et à soutenir une conversation où ne se glissait pas le plus petit mot pour rire.

« Un incident vint à mon secours. Le valet de chambre annonça un officier d'état-major envoyé par M. de Gouvion, l'un des généraux de la milice parisienne. Le comte, s'excusant, se retira avec l'officier devers l'embrasure de la fenêtre, restée obscure. L'entretien eut lieu à demi voix. On parlait vite, et d'un ton animé. Enfin le militaire fit entendre assez distinctement les mots suivants : « Mais, Monsieur le comte, avec votre permission, il y a là de quoi se faire pendre. » Mirabeau répliqua plus haut, avec l'accent de la pitié, presque du mépris : « Quoi ! Monsieur, vous avez la crainte d'être pendu ? Allez, allez, vous ne ferez jamais rien dans ce monde. »

« Et la porte se referma sur l'officier, et le comte revint à sa place, sans plus d'émotion que si on ne l'eût pas dérangé. On échangea encore quelques mots à la suite desquels je pris moi-même congé.

« En descendant l'escalier, je me disais que s'il n'est point de héros pour son valet de chambre, il n'en est pas non plus pour un visiteur du point du jour chez un homme enfiévré de passions ardentes, et possédé du casse-cou révolutionnaire. »

L'homme privé, l'homme de plaisir, se révéla dans ce poulet froid, dans ces jambes nues, dans cette activité dévorante de la plume obéissant à des pensées folles ; surtout dans cette jolie figure de femme qui s'embéguigne d'un rideau. Allons maintenant trouver l'homme public, l'homme politique à la tribune, pour le juger, non point cette fois sur l'éclatante harmonie de ses périodes, mais sur un seul mot échappé au délire d'un de ses triomphes.

On discutait orageusement sur la création de ces fameux assignats qui devinrent dans la suite des banqueroutiers fraduleux. — La question fut longuement débattue par toutes les voix financières de l'assemblée ; quand vint le tour de Mirabeau, qui jusqu'alors en fait de finances ne s'était entendu qu'à manger joyeusement les siennes et celles des autres, son discours fut admirable. Jamais ce beau talent ne s'était révélé avec autant d'éclat. — Quand il descendit de la tribune, il se vit entouré et complimenté par ses amis ravis et transportés. « Ah ! mon cher ! lui dit l'un d'eux, vous venez d'être sublime en parlant pour les assignats. — J'aurais bien mieux parlé contre, » répliqua Mirabeau en regagnant sa place.

Tout ce que l'omnipotence et l'absolutisme d'une assemblée délibérante renferme de décevant et de funeste ne se dévoile-t-il pas dans la sincérité de cette saillie ? Après un pareil aveu des infirmités du gouvernement représentatif, peut-on ne pas l'envisager comme un barreau politique, comme une arène d'avocasserie renforcée, où le pour et le contre, le fort et le faible, le tant pis et le tant mieux, le juste et l'injuste se plaident sans bonne foi, sans conviction, bien souvent sans talent, et presque toujours avec le cynique porte-voix de la personnalité ?

Aussi, faut-il être ce qu'on appelle un bon enfant pour se pâmer d'aise devant une mécanique parlementaire où se file la loi qu'il vous est enjoint de trouver bonne, excellente, parce que deux cents une boules blanches la jugèrent être tout cela, tandis que d'autre part, et dans le même lieu, deux cents boules noires la proclament mal faite, mauvaise, détestable ; quelle conséquence jaillit de ce dissentiment, de cette victoire indigente ? Elle est à peine concevable ! Car, supposez que trois ou quatre boules blanches aient été retenues chez elles par une courbature, ou se soient démis un bras, cassé une jambe la veille de la délibération, revirement de chance, il sera enjoint, de par le parlement à la grande nation, d'obéir à une loi diamétralement opposée à celle votée par les deux cent et un.

Qu'on nous dise, la main sur le cœur, si ce n'est pas soumettre les intérêts d'un pays aux hasards des batailles, aux capricieuses chances du lansquenet, aux éventualités des palais de justice, où un procès se gagne ou se perd parce qu'un des juges dormait, et qu'un des deux avocats était enrôlé ?

Est-ce à dire que par cette censure nous lançons l'anathème aux formes représentatives ? Telle n'est pas notre pensée. Nous les critiquons parce qu'elles prêtent largement le flanc à la critique, et qu'en le disant nous usons de notre droit.

Il serait par trop tyrannique, quand nous voyons les heureux, les comblés du jour, traîner à tout propos le passé dans la boue, qu'on nous forçât d'étaler le présent sur un lit de roses, et de nous extasier aux pieds du lit. Non, non, cela ne sera pas.

Mais cette forme de gouvernement dont nous signalons les misères a son brevet d'existence ; elle a force de loi, et nous la subissons peut-être avec plus de patience que ceux qui en vivent, et en vivent grasement.

Les hommes sages pensent avec le judicieux Tacite, qu'il faut y regarder à deux fois (ce n'est pas assez, à cent fois) pour remuer violemment l'ordre établi, parce que ajoute l'historien, quelque mal qu'on soit, il y a presque toujours au fond d'un changement un mal plus intolérable que celui dont on voudrait se débarrasser. Cela est si vrai que... Assez ! assez ! nous primes l'engagement de n'être point sérieux ; ne mentons pas à nos promesses et à notre titre.

(A continuer.)

LA DEMANDE EN MARIAGE.

CHANSON COMIQUE.

Paroles de
M. Gustave Lemoine.



Musique de
Mlle. Loisa Puget.

DÉDIÉE A MR. CHAUDESAIGUES.

Allegretto Moderato

Piano.

rf *Cres.* *Dim*

DENISE, avec volubilité.

Vous me de-man-dez en ma - ri - a - ge, Je suis bien sen - sible à votre hom-ma-ge,



Mon-sieur Ni - co - las, mais je ne vous le ca - che pas, Je suis dans un grand em - ba - ras ;



Car c'est pour long - temps qu'on se ma - ri - e ! Il faut donc un peu de sym - pa - thi - e ;



Je crains en - tre nous, que, lors - que nous se - rons é - poux, Nous n'a-yons pas les mê - mes goûts ;





Ah ! je suis bon - ne mé - na - gè - re, mais j'ai la tête un peu lé - gè - re,



j'aime à chan - ger, à toute heure, en tous tems et de bon - nets et de ru - bans ;



j'aime al - ler à tou - tes les fê - tes, j'aime a - voir de bel - les toi - let - tes,

Et pour me plaire, il fau - drait tous les jours nou - veaux plai - sirs, nou - veaux a - tours!...

NICOLAS, très tranquillement.

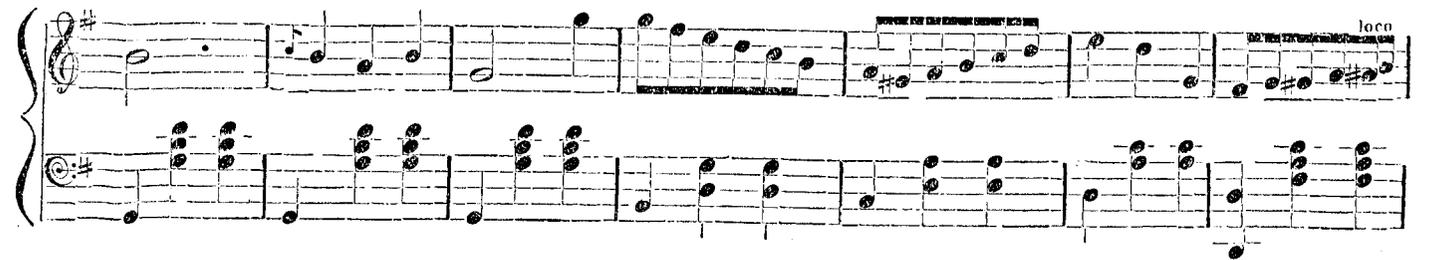
IN TEMPO

Vous en au - rez, tant que vous vou - drez mê - me d'a - van - ta - ge ; si ça vous plait, si ça vous

plait mon Dieu ! ça me plai - ra ; c'n'est pas ça qui nous empêch - ra d'être heureux en me na - - -



First system of musical notation, consisting of a treble and bass staff. The treble staff contains a melodic line with eighth and sixteenth notes. The bass staff contains a harmonic accompaniment with chords and moving lines.



Second system of musical notation. The treble staff includes the word "loco" at the end of the line, indicating a section to be played ad libitum.



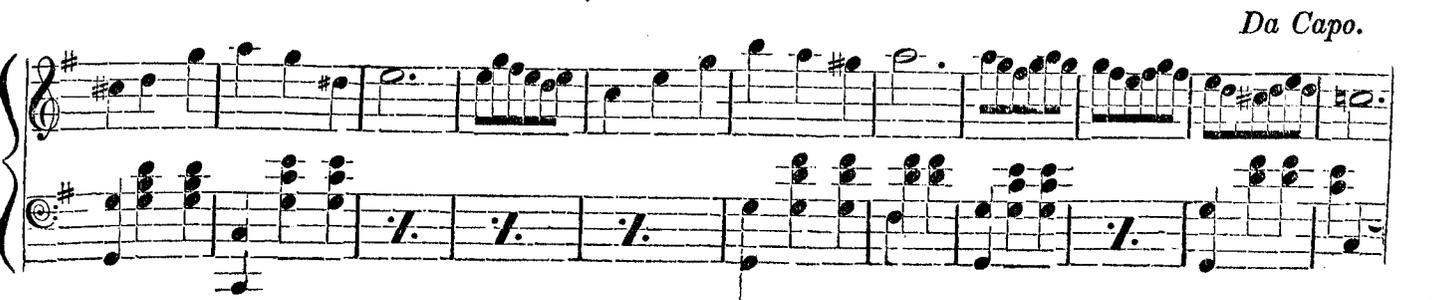
Third system of musical notation, continuing the melodic and harmonic development.



Fourth system of musical notation. The bass staff features several measures with a repeat sign (//) indicating repeated rhythmic patterns.



Fifth system of musical notation. The word "dim." (diminuendo) is written above the bass staff, indicating a gradual decrease in volume.



Sixth system of musical notation. The word "Da Capo" is written above the bass staff, indicating the beginning of the piece should be repeated from the start.